

Dossier :
Göteborg, Egos 2011



*Kungälvbron
(photo Julie Bastianutti)*

Présentation du dossier

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Le 27^{ème} colloque Egos s'est tenu du 6 au 9 juillet 2011 à Göteborg sur le thème « *Reassembling organizations* ».

Trois conférences plénières ont été assurées par Nils Brunsson, Bruno Latour et Deirdre McCloskey. Julie Bastianutti et Christelle Théron ont relevé le difficile défi de rendre compte de ces trois interventions.

Le principe d'Egos est que les chercheurs participent à un même *track* tout au long du colloque. François-Xavier de Vaujany a joui cette année d'un statut particulier d'auditeur libre, ce qui lui a permis de participer à deux *tracks* : « *Deconstructing institutions: meaning, technology and materiality* » et « *(Re-)assembling routines* ». Il présente cette expérience autour de la question de la matérialité dans le fait organisationnel.

À Göteborg, Bruno Latour a présenté les développements récents de l'*Actor-Network-Theory*. Il a paru intéressant de revenir pourtant à une version antérieure, celle du livre *Reassembling the social* (2005), et de montrer en quoi l'ANT est une technique de description remarquablement féconde et puissante, avant même d'être une théorie.



Il était difficile d'évoquer le souvenir de Göteborg sans faire mention de l'œuvre qui est intimement liée à cette ville, inoubliable plus encore sans doute que l'impressionnant vampire de Münch, poignante dans sa simplicité naïve et tragiquement prémonitoire ■

*Autoportrait au cœur saignant par Ivar Arosenius,
Musée de Göteborg (1903)*

'Reassembling Organizations' in Göteborg

Julie Bastianutti
École Polytechnique

Christelle Théron
ESCP-Europe / Paris 1-Panthéon-Sorbonne

La conférence annuelle de l'*European Group for Organizational Studies* (EGOS) avait lieu cette année en Suède dans la ville olympique de Göteborg. Début juillet, environ 1 600 chercheurs venus des quatre coins du globe – dont l'Inde, la Jamaïque, la Nouvelle-Zélande, a tenu à préciser Eero Vaara, le *Chairman* d'EGOS – se sont réunis pour discuter leurs articles autour d'un thème commun, « *Reassembling Organizations* ». À côté de la cinquantaine de *paper sessions*, quelques *workshops* et conférences étaient proposés. Nous avons suivi les trois *Key Note Lectures* de la conférence, donnés par d'éminents professeurs dont le point commun est le lien avec l'Université de Göteborg.

Nils Brunsson a ouvert la conférence le 6 juillet, suivi les 7 et 8 par Bruno Latour et Deirdre McCloskey.

Nils Brunsson – Organiser l'organisation

Dans l'enceinte d'érable blond du *concert hall* de Göteborg, aux formes douces et à l'acoustique réputée excellente, les participants sont venus nombreux écouter le discours introductif de Nils Brunsson, sur l'environnement organisationnel des organisations. La salle de concert s'est remplie d'académiques bavards et enjoués, tandis que les officiels ouvraient la conférence...

Nils Brunsson a soutenu sa thèse d'Économie en 1976 à l'Université de Göteborg, sur les cartes cognitives des managers, bien avant que ce thème ne soit mis à la mode par Karl Weick. Tout au long de sa carrière il a travaillé sur la place de l'irrationalité dans la conduite de l'action individuelle et dans les organisations. Hypocrisie organisationnelle, standardisation, méta-organisations...

autant d'idées qui ont permis de renouveler le champ de la théorie des organisations avec une pointe de provocation et d'« académiquement incorrect » mais toujours une pertinence réelle (Brunsson, 2007 ; Ahrne & Brunsson, 2010 ; Dumez, 2007 & 2008).

C'est l'ouvrage de March & Simon de 1958, nommé *Organizations*, qui ouvre la voie à la théorie des organisations comme discipline scientifique à part entière, se



*Nils Brunsson,
Bruno Latour
et Deirdre McCloskey*

1. La notice Wikipedia sur l'ordre spontané présente un panorama intéressant des usages de la notion (http://fr.wikipedia.org/wiki/Ordre_spontan%C3%A9). D'un point de vue général, « le terme ordre spontané désigne un ordre qui émerge spontanément dans un ensemble comme résultat des comportements individuels de ses éléments, sans être imposé par des facteurs extérieurs aux éléments de cet ensemble ».

Un texte taoïste (Zhuanzi) expliquerait ainsi : « le bon ordre apparaît spontanément lorsque les choses sont laissées à elles-mêmes ». Chez Proudhon, il est associé au concept d'anarchie : « La notion d'anarchie en politique est tout aussi rationnelle et positive qu'aucune autre. Cela signifie que quand les fonctions industrielles priment sur les fonctions politiques, les transactions d'affaires, seules, produisent l'ordre social ». Des économistes libéraux classiques estiment que l'économie de marché génère un ordre spontané, également appelé « ordre étendu » par Hayek. En 2004, certains scientifiques ont compris les lois de la thermodynamique comme constituant la structure d'un ordre spontané. Ces lois permettent la « symétrie brisée », découlant du principe d'entropie maximale, lequel explique la préférence de la nature pour les chemins de moindre résistance minimisant les gradients des variables de terrain.

démarquant de « l'administration ». À l'époque, c'est une petite révolution. Deux frontières sont clairement marquées par l'ouvrage : d'une part, les États ne sont pas en tant que tels des organisations, mais sont composés d'organisations, d'autre part, les individus sont les membres des organisations que proposent d'étudier March & Simon. Ces hypothèses fortes continuent de structurer le champ de la théorie des organisations et du management en général. N. Brunsson essaie de repenser ces fondamentaux à la lumière des transformations des cinquante dernières années, en partant de constats factuels simples. Le nombre et la variété des organisations se multiplient. Le nombre des États reconnus par l'ONU a été multiplié par trois tandis que les firmes grandissent et se complexifient, de même que les « méta-organisations ». Là où l'on voyait plutôt des « institutions », on parle aujourd'hui d'organisations publiques, afin de mieux comparer entre elles organisations privées et publiques. L'environnement des organisations est en général considéré à partir de la métaphore de l'organisation comme entité physique, tel un immeuble, ayant des séparations claires et tangibles avec son environnement extérieur.

Aujourd'hui, les organisations même les plus riches en ressources et en influence sont de plus en plus contrôlées par leur environnement – il n'y a qu'à regarder comment le développement et la diffusion des standards contribuent à modifier les processus internes et à redessiner les modalités des interactions entre la firme et les organisations. L'environnement se fait de plus en plus organisationnel lui-même.

Dans cette perspective, l'étude des organisations formelles telles qu'on les considère depuis Simon & March a-t-elle encore un sens et un intérêt ?

Cette proposition un brin provocatrice s'accompagne – ironie du sort – d'une volée de cloches qui, heureusement, ne sonnent pas le glas de la théorie des organisations mais émanent d'un téléphone qu'un esprit distrait avait oublié de mettre en silencieux...

Pour N. Brunsson, il faut casser les représentations établies, changer de lunettes, oublier la traditionnelle distinction organisation/environnement. Les environnements échapperaient-ils à toute manifestation organisationnelle ? Il semble en effet qu'ils soient dominés par toute autre forme de mise en ordre et de relation que l'organisation... On trouve dans l'environnement des institutions, des marchés, des réseaux, des formes de gouvernance. Tout, sauf des organisations, de l'organisation. Les lecteurs peu coutumiers des concepts et grands débats de la théorie des organisations doivent se demander ici si nous ne sommes pas en train de couper les cheveux en quatre et de raffiner avec trop de soin entre des réalités qui, somme toute, se ressemblent plus ou moins...

Pour prévenir ainsi les objections, Nils Brunsson se lance alors dans un essai de définition et redéfinition de ce qu'est ou pourrait être « l'organisation »...

L'organisation est-elle simplement une question d'ordre, de disposition, d'arrangement ? Est-elle réductible à un processus de coordination ? D'une part, certains phénomènes organisés relèvent plutôt d'ordres spontanés¹. D'autre part, l'idée de coordination est à la fois essentielle et trop large pour expliquer le phénomène organisationnel.

Nils Brunsson choisit alors de définir l'organisation comme un ordre décidé, revenant aux discussions des économistes comme Hayek dans les années 1950. Une organisation « totale » correspondrait alors à un ordre décidé, c'est-à-dire à un ensemble de processus de prise de décision concernant la qualité de membre de l'organisation, la hiérarchie, la création des règles, leur suivi, l'établissement de sanctions. L'originalité de N. Brunsson est d'introduire ici l'idée d'organisation

partielle, reposant sur la combinaison de quelques-uns des éléments constitutifs de l'organisation. Les standards, par exemple, fonctionnent en étant un ensemble de règles adoptées de façon volontaire par des firmes, des agences, des organisations privées ou publiques, règles qui sont accompagnées généralement de procédures de mise en œuvre, de suivi, de vérification, mais sans pour autant impliquer d'adhésion formelle à une organisation ni de relation hiérarchique. Les normes ISO ou bien celles de la GRI (*Global Reporting Initiative*) fonctionnent de cette façon.

Nils Brunsson lance ici une autre idée qui a pu sembler excentrique pour une partie de l'auditoire du Concert Hall : les marchés sont des organisations partielles, n'en déplaisent aux économistes classiques. Les marchés sont un type particulier d'ordre, non émergent, qu'on oppose habituellement à l'organisation ; en réalité, les deux notions, marché et organisation, vont de pair. Dans les *switch-role markets* tels les bourses ou le marché des changes, toutes les composantes de l'organisation sont présentes : on trouve des mécanismes de décision concernant l'adhésion des membres, la hiérarchie, les règles, leur suivi et les sanctions afférentes. Dans ce type de marché, les acteurs peuvent avoir différents rôles, notamment être à la fois acheteurs et vendeurs – c'est ce qui distingue ce type de marché d'une organisation complète. En effet, les membres peuvent selon leur volonté être acheteur ou vendeur ; ils ont toute latitude pour accepter ou non une transaction, notamment concernant la quantité et le prix. La concurrence sur les prix entre les acteurs et la marge de manœuvre ainsi laissée aux membres constituent le cœur de la distinction entre marché et organisation. Dans les marchés dits *fixed-role*, comme les marchés d'échanges de biens et services, les éléments organisationnels concernent avant tout les modalités de l'échange (fixation des prix, réclamations et sanctions en cas de litiges) mais pas le choix des membres ou la hiérarchie².

Un trait distinguant les organisations d'autres phénomènes concerne la place centrale occupée par le couple essai/erreur. Dans l'organisation, la décision est par nature un essai de création ou de changement des processus, impliquant des échecs. En outre, on voit souvent l'organisation comme une manière de réduire l'incertitude – en réalité, l'organisation produit de l'incertitude, incertitude sur les résultats des décisions prises, et par là-même elle contient du défi et fait naître la critique.

« *An organizational order is a challenge that comes with criticism in order to create stability* ». N. Brunsson a non seulement l'art de la formule, mais aussi une habileté certaine pour renverser l'ordre des pensées établies !

Enfin, quelles sont les relations, le rapport entre l'individu et l'organisation, que l'on a coutume d'opposer ? L'organisation n'efface pas l'individu, bien au contraire : elle rend certains individus importants, les met en avant. Les décideurs sont des « explications », ils contribuent à donner de la légitimité, et ils concentrent la responsabilité dans l'organisation.

Ces quelques réflexions doivent être, pour N. Brunsson, l'occasion de s'ouvrir à de nouvelles questions de recherche.

L'environnement de l'organisation est souvent décrit par d'autres concepts (les institutions, les réseaux, ...) dont on rend élastiques les définitions afin de mieux les faire coller aux réalités et phénomènes à expliquer. L'organisation est différente des institutions et des réseaux, qui sont des formes émergentes et non-décidées d'ordre.



*The Concert Hall,
salle de prestige du
Göteborg Symphony
Orchestra*

2. Sur l'organisation des marchés et la distinction entre *switch-role* et *fixed-role markets*, voir Aspers (2007) et le working paper « *How are markets organized?* » de Göran Ahrne, Patrik Aspers & Nils Brunsson (2011) disponible en ligne.

Institutions et réseaux ne mettent pas l'accent sur les personnes comme facteurs d'explication, ils contribuent à une dilution de la responsabilité. Les institutions sont « *taken for granted* ».

Le chercheur doit chercher à expliquer, dans l'environnement des organisations, deux séries de phénomènes complémentaires. D'une part, comment l'organisation « s'institutionnalise » ou devient réseau. D'autre part, comment l'institution ou le réseau deviennent organisation, s'organisent.

L'environnement organisationnel est un phénomène fascinant, et même une *terra incognita* à explorer, si l'on cherche plutôt à étudier l'organisation que les organisations...

« *Puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs.* » (Jean Cocteau) – citation qui est venue à l'esprit de Sylvain Bureau au moment de la conclusion...



La foule de chercheurs nomades ayant pris place, c'est dans un lieu de culte que la monade vient subtilement remplacer la madone lors du prêche de Bruno Latour... « *Thank you Barbara, I think everyone has his or her Bible...* » C'est effectivement dans la Smyrna kyrka³, une église baptiste de Göteborg, que se déroulent les deux conférences suivantes, et Bruno Latour comme Deirdre McCloskey ont saisi l'opportunité de se retrouver sur scène dans cette grande église à l'Américaine pour offrir à l'assemblée un *show* académique vivant, ajoutant une dose d'impertinence et d'excentricité à une originalité de pensée.

Bruno Latour « the accidental organisation theorist » – the monadological principle of organization studies

Dans la conférence dont voici le récit⁴, Bruno Latour propose une manière de penser le réel à l'aide du concept de monade (repris de Leibniz et de Tarde). Ce concept illustre l'ANT (*Actor-Network-Theory*) et son potentiel pour comprendre et représenter plus fidèlement les organisations. Il permet de subvertir les dichotomies conventionnelles micro/macro et quanti/quali et de restituer les réseaux dans leur intégrité.

Bruno Latour commence sa démonstration en nous rappelant la dichotomie que nous faisons trop souvent entre le qualitatif et le quantitatif. Les écrans de projection suivent son discours et ce ne sont alors pas des textes religieux qui s'affichent mais bien des pages internet. Bruno Latour nous présente des outils qui permettent d'analyser la sphère internet en rapprochant les approches qualitatives et quantitatives. Nous pouvons en convenir, en fonction du phénomène que nous cherchons à appréhender et des données que allons analyser, il ne semble pas toujours évident de trouver la bonne articulation entre une approche qualitative et une approche quantitative et de concilier les deux. La question essentielle à se poser est celle de l'enjeu du rapprochement de ces deux approches. Pour comprendre le problème posé par la dichotomie quali/quant, Bruno Latour nous propose un détour par la dichotomie macro/micro et introduit avec elle le concept de monade.

Bruno Latour nous amène à nous poser la question suivante : qu'est-ce que cela veut dire, pour une entité, d'avoir des attributs ? Lorsque nous regardons le profil d'une personne, son CV, nous pouvons lire une liste d'attributs. Une entité est donc définie par le nombre d'éléments qui la caractérisent.

3. En suédois, Kyrka désigne une église (lieu de culte) et Kyrkan, une Église (communauté chrétienne).

4. Je tiens à remercier Stéphan Pezé d'avoir pris le temps de lire ce texte et dont les commentaires m'ont permis d'y apporter l'anacrouse, les trilles ainsi que le point d'orgue.

L'assemblée se doit maintenant de répondre à une deuxième question : qu'est-ce qu'un acteur ? Réponse en deux mots : son réseau. C'est ici que nous commençons à prendre pied dans le cœur de la démonstration de Bruno Latour. Il n'y a rien d'individuel dans le CV d'une personne et il n'y a rien de collectif dans les attributs d'une entité. L'exemple que donne Bruno Latour éclaire ses propos. Lorsqu'une personne obtient un diplôme, la valeur du diplôme dépend des individus qui l'obtiennent également : elle peut baisser s'il est donné trop facilement ou à des étudiants ne le méritant pas forcément. Le diplôme est un attribut caractéristique de la personne mais cet attribut est influencé par un collectif plus large.

Bruno Latour crée désormais un pont avec sa première explication sur la dichotomie entre le qualitatif et le quantitatif. De même que nous faisons une différence forte entre une approche qualitative et une approche quantitative, nous différencions nettement les approches micro et macro.

Il y a deux manières différentes d'envisager l'analyse des données. La première consiste à considérer le micro et le macro comme deux niveaux séparés ; cela implique d'analyser les données qui s'y rapportent de manière distincte. Dans cette première approche, le chercheur entame sa recherche en ayant à l'esprit une structure micro/macro qui guide sa collecte de données et l'incite à mettre en œuvre deux modalités distinctes pour leur analyse. La deuxième consiste à ne pas créer *a priori* de dichotomie micro/macro et, par voie de conséquence, à ne pas faire de distinction dans la méthode d'analyse des données utilisée (s'il existe un niveau micro et un niveau macro, ils sont en tout cas appréhendés de la même manière).

Pour Bruno Latour, la dichotomie micro/macro est un artefact résultant du type de données collectées et de la manière de naviguer parmi elles. Parce que notre pensée est structurée selon la dichotomie micro/macro, nous avons tendance à catégoriser directement les données collectées en fonction de leur nature. Il en va de même du fossé qualitatif/quantitatif. Ce fossé que l'on perçoit généralement entre les deux approches est fallacieux et une navigation rapide sur internet permet de s'en rendre compte : en quelques clics on alterne entre des données qualitatives et quantitatives et une continuité patente semble bel et bien exister entre les deux (à partir d'attributs d'une personne inscrits sur son CV, on se retrouve en interconnexion avec d'autres sphères et les données qui en découlent sont de nature variée et peuvent faire l'objet d'approches quantitatives ou qualitatives).

Nous sommes plutôt habitués à faire la distinction entre une approche micro et une approche macro dans nos recherches. Cependant, ces deux approches sont à considérer ensemble si l'on souhaite appréhender de manière pertinente un individu. Ces deux aspects (micro/macro) sont visuellement présents dans le CV d'une personne : un individu est une somme d'attributs qui se réfèrent à des éléments collectifs. J'obtiens plusieurs diplômes d'universités différentes et d'autres individus les ont également obtenus mais cet ensemble de diplômes sur mon CV contribue à me caractériser de manière différente des autres. Pour quitter l'exemple concret du CV et le dire de manière plus générale : l'agrégation des attributs introduit du collectif dans l'individuel mais l'individuel se renforce dans l'unicité de cet agrégat (« *The more you individualize, the more you collectivize* »).

Bruno Latour souligne ici un point particulièrement important pour tout chercheur et toute personne un tant soit peu soucieuse d'appréhender les choses qui l'entourent de manière correcte : pouvons-nous sérieusement se fier à l'expérience commune que nous avons des phénomènes si notre perception fait fi des potentielles interactions les entourant ? En clair, pouvons-nous étudier un individu sans tenir compte du fait que ses attributs le relient à d'autres éléments qui le dépassent ? Bruno Latour tient ici à

souligner que cette approche n'est en aucun cas un retour à une approche holiste. Cela ne fait aucune différence de partir d'une posture individualiste ou holiste pour étudier les phénomènes. L'important est de tenir compte des éléments interagissant avec les phénomènes considérés.

Bruno Latour s'appuie de nouveau sur l'exemple du CV : un CV est un réseau avec de nombreux croisements (deux individus peuvent avoir étudié au même endroit) et le fait de réunir des CVs revient à agréger des réseaux complexes. Un CV peut être considéré comme un « ensemble individualisé » (*individualized whole*). On peut douter que la traduction littérale de l'expression *individualized wholes* par « ensembles individualisés » soit la meilleure. Bruno Latour s'inspirant de l'approche monadologique de Tarde (nous précisons cela dans les lignes qui suivent), il pourrait être plus pertinent de traduire cette expression par « totalités spéciales » (Tarde cité par De Jonckheere, 2010, p. 44). Pour appréhender, donc, ces « totalités spéciales » que sont les individus, il apparaît pertinent de les représenter à l'aide d'une carte (qui ressemble à une représentation en réseau).

Pour arriver à penser les individus comme pris dans des réseaux d'externalités qui les dépassent, il ne faut pas comparer les individus à des atomes mais plutôt les considérer comme des monades, c'est-à-dire des entités qui se chevauchent. La conception de l'individu et celle de l'ensemble auquel il appartient diffèrent si l'on se réfère à la définition des monades. Avant d'aller plus loin dans l'explication de Bruno Latour, un bref détour par l'historique de la monade s'impose.

Bruno Latour s'appuie sur l'approche monadologique de Tarde qui elle-même reprend celle de Leibniz. La thèse monadologique de Leibniz pose deux affirmations : il y a des substances simples (les monades) et des substances composées ; les substances simples sont les éléments des substances composées.

La MONADE dont nous parlerons ici, n'est autre chose, qu'une substance simple, qui entre dans les composés ; simple, c'est-à-dire sans parties (article 1 de Leibniz présenté dans l'ouvrage de François Fédier, 2001).⁵

Ainsi que Fichant (2005, p. 33) le souligne, dans la thèse de Leibniz, les corps « sont caractérisés comme des agrégats de monades, ou, selon un langage plus rigoureux, résultant de monades ».

Et il faut qu'il y ait des substances simples, puisqu'il y a des composés ; car le composé n'est autre chose qu'un amas, ou AGGREGATUM des simples (article 2 de Leibniz présenté dans l'ouvrage de François Fédier, 2001).

Les monades, parce qu'elles représentent des unités *réelles*, peuvent être considérées comme des *atomes de substance*, mais ne peuvent, contrairement aux atomes de matière, être divisées (Fichant, 2005, pp. 39-40). N'ayant pas de parties, elles peuvent être considérées comme de *véritables unités substantielles* (Fichant, 2005, pp. 39-40).

Or là, où il n'y a point de parties, il n'y a ni étendue, ni figure, ni divisibilité possible. Et ces Monades sont les véritables Atomes de la Nature et en un mot les Eléments des choses (article 3 de Leibniz présenté dans l'ouvrage de François Fédier, 2001).

La monadologie de Tarde⁶ reprend les principes de Leibniz mais les modifie quelque peu. D'après De Jonckheere (2010), dans la conception de Tarde, une monade peut être un individu ou un élément constitutif du réel. Les monades de Leibniz ne sont pas ouvertes à l'extérieur alors que celles de Tarde interagissent entre elles et peuvent s'influencer mutuellement. L'agrégat des monades produit une configuration particulière. La manière dont les multiples monades sont connectées les unes aux

5. Comme le précise François Fédier, les articles qu'il cite sont issus de l'ouvrage de Leibniz *Les Principes de la philosophie* écrit en 1714 (et dont le titre deviendra *Monadologie* lors de son édition posthume de 1720).

6. Les lecteurs s'intéressant aux monades ne tarderont pas à lire l'ouvrage *Monadologie et sociologie* de Gabriel de Tarde, paru en 1893 (la lecture d'éditions ultérieures est également envisageable).

autres produit un réseau spécifique d'interactions. Dans la monadologie de Tarde, une multiplicité de réseaux et de mondes peuvent résulter des diverses connexions monadiques possibles (De Jonckheere, 2010).

Leibniz introduit dans les agencements monadiques une dimension divine dont Tarde se défait par la suite : « *L'originalité toujours aussi profonde de Tarde, c'est d'avoir repris à Leibniz l'hypothèse des monades mais sans l'harmonie préétablie que Dieu pouvait leur offrir.* » (Latour, 2009b)

Bruno Latour, lorsqu'il reprend à son tour le concept de monade pour illustrer le concept de réseau, le fait également en retirant toute dimension divine (Latour, 2009a). Son acteur-réseau ressemble beaucoup à une monade qui entretient des liens étroits avec d'autres monades (d'autres acteurs). Il s'appuie ainsi sur le concept leibnizien de la monade pour situer son approche du réseau et montrer en quoi sa conception du réseau est bien plus riche qu'une simple perception de celui-ci en termes de croisements de lignes, conception qu'il qualifie d'« anémique » (Latour, 2009a, p. 2). La richesse de l'approche monadique est d'ordre méréologique : elle réside dans la réconciliation du tout et des parties. Le tout n'est plus un chapeau (sorte « d'ordre supérieur » – Latour, 2009b, p. 15) qui englobe les parties, mais il résulte de l'agencement même des parties entre elles, de leurs interactions.

Il est courant de penser que le tout serait au-dessus des parties en raison de sa taille ou de sa complexité. Or, comme le souligne Latour (2009b), une institution de « disons, neuf cents employés », n'est pas « plus grande » qu'un individu qui se trouve dedans. En effet, il suffit de prendre comme exemple le nombre de micro-organismes présents dans sa flore intestinale et leur complexité pour s'en rendre compte : il y a plus d'entités (des « dizaines de milliards » de micro-organismes) – et d'une plus grande complexité – dans un seul individu que dans l'institution à laquelle il appartient.

Le tout ne peut exister de manière indépendante des monades et ne peut les englober puisqu'il réside dans leurs interactions mêmes.

Le tout n'est qu'une partie parmi d'autres qui circule à la façon d'un nuage de qualités groupées au milieu des monades (l'expression est reprise par Tarde à Leibniz) bien plus complexes et bien plus emmêlées que lui puisque chacune entrepasse toutes les autres. (Latour, 2009b, p. 10)

Penser l'acteur-réseau en ces termes monadologiques, c'est donc filer une métaphore de la métonymie : « *le tout est une partie prise pour le tout et qui circule autrement grâce à des formes auxquelles il faut porter la plus extrême attention.* » (Latour, 2009b, p. 11)

La monadologie de Tarde, sur laquelle Latour s'appuie, ne raisonne pas en terme de dichotomie monades/groupe mais s'intéresse aux mouvements, à ce qui se transmet entre les monades. De même, l'ANT s'intéresse aux relations entre les acteurs du réseau et elle s'interdit de penser le social lorsqu'elle tente de décrire les acteurs. Ainsi qu'Hervé Dumez le souligne dans ce *Libellio*, l'ANT induit un aplatissement du niveau de compréhension des acteurs. Il n'est plus pertinent de penser en termes de structure (dans laquelle les acteurs se trouveraient imbriqués) et il n'est pas souhaitable de définir au préalable un niveau d'échelle pour comprendre le mode de fonctionnement des acteurs : « *If the analyst takes upon herself to decide in advance and a priori the scale in which all the actors are embedded, then most of the work they have to do to establish connections will simply vanish from view* » (Latour, 2005, p. 220 ; cité par Hervé Dumez dans l'article sur l'ANT de ce même *Libellio*).

Dans son prêche à la Smyrna kyrka, Bruno Latour précise ce point : d'emblée, nous avons tendance à recréer une structure à deux dimensions dans notre manière

d'appréhender le réel et les données (le social *vs.* l'individu qui implique une dichotomie macro *vs.* micro ; le qualitatif *vs.* le quantitatif). Le recours aux monades, en faisant fi de cette bi-dimensionnalité trompeuse, permet de comprendre comment il faut penser le terme de « réseau » pour analyser le réel.

Puisque le tout et les parties ne sont qu'un dans l'approche par les monades, on comprend désormais mieux l'intérêt de concilier les niveaux micro et macro. Comment serait-il possible d'appréhender de manière pertinente un réseau d'acteurs (ou de monades), en dissociant les deux niveaux sachant qu'ils co-constituent le réseau ?

Par ce détour par les monades, Latour met au jour les enjeux inhérents à l'étude des réseaux. Qu'en est-il alors du fossé entre les approches qualitatives et quantitatives ? Quel rapport entretient-il avec la dichotomie micro/macro ?

Deux étudiants s'entretenant au Jardin du Luxembourg (Latour, 2001) vont nous permettre de mieux comprendre les problèmes liés à cette distinction quali/quant. Ces étudiants abordent un point essentiel : pourquoi n'arrive-t-on pas à saisir un réseau dans son intégralité, à l'appréhender de manière correcte ? L'étudiante qui prend part à la discussion propose deux explications possibles. Première explication : nous n'avons pas certaines données du réseau et il y a alors des « trous » liés à un manque d'informations. Seconde explication possible : les techniques mises en œuvre pour analyser le réseau le découpent et cassent « la continuité du réseau pour aller chercher l'organisation cachée, celle qui agit à l'insu des “zacteurs-z-eux-mêmes”... » (Latour, 2001, p. 6). Comment comprendre cette dernière explication ? Lorsque nous plaçons les données du réseau dans des catégories (qui peuvent varier en fonction du type d'approche, quali ou quanti, mise en œuvre), nous réduisons la complexité du réseau, nous en sélectionnons certaines parties, nous le fractionnons pour lui redonner par la suite un semblant de continuité. Que l'approche soit qualitative ou quantitative, l'analyse du réseau par une seule approche entraîne inéluctablement une réduction de sa complexité. Aussi, pour réduire cet effet de distorsion et respecter le réseau dans son intégrité, il faudrait, autant que faire se peut, combiner les approches quantitative et qualitative lors de l'analyse.

En abordant l'étude des réseaux par un seul type d'approche (quanti ou quali) on court le risque de ne comprendre qu'une partie des réseaux étudiés et donc de ne pas saisir l'intrication du tout et des parties mais au contraire de recréer une dichotomie micro/macro fictive.

Chacun d'entre nous étant une monade en contact avec d'autres monades, comment alors appréhender la complexité de ces entrelacs de monades ? On peut se demander si nous avons les données adaptées nous permettant de naviguer entre des monades se recoupant. Entendons-nous bien, il est ici question d'organisations, non d'organismes, et pour les analyser nous ne considérons pas des atomes à l'intérieur d'une structure mais bien des monades se chevauchant.

Nous l'avons vu, les méthodes d'analyse séparant le niveau micro du niveau macro semblent limitées pour saisir l'aspect monadique des individus. Pour arriver à appréhender cet aspect il faut dépasser la notion d'interactions ainsi que celle de structure. L'approche à deux niveaux (micro/macro ; quali/quant) n'étant pas adaptée pour analyser la complexité et la richesse des agencements monadiques, Bruno Latour nous propose d'envisager le recours à des méthodes « qualiquantitatives ».

La mise en œuvre de ces méthodes « qualiquantitatives »⁷ pourrait nous permettre de comprendre les entrelacs de monades de manière plus pertinente. Il faut pour cela se

7. Faute de temps, Bruno Latour n'a malheureusement pas développé ce point méthodologique.

souvenir que les monades, d'après Tarde, « s'entrepossèdent », et que les qualités propres d'une monade sont étroitement liées aux influences que les autres monades exercent sur elle (Latour, 2009b, p. 10). Si l'on revient de nouveau à la notion « d'attributs » – introduite avec l'exemple du CV et prenant ici le rôle d'une monade – il faut garder à l'esprit que chaque changement d'un attribut modifie les autres attributs de la liste. Chaque attribut est spécifié, et donc modifié, par les autres. Dans le cas du CV, lorsqu'un individu obtient un diplôme de plus, cela peut rendre certains autres attributs de son CV plus ou moins saillants et modifier la teneur entière de son CV.

Outre ces questions méthodologiques, une difficulté apparaît ici dans la représentation visuelle de ces monades aux attributs entrelacés. Bruno Latour nous propose alors une représentation de ces attributs monadiques. Soudain, un amas de traits apparaît devant nos yeux et sa grandiose complexité (que Latour qualifie de « horrible ») fait courir un murmure dans l'assemblée. Est-il seulement possible de différencier quoi que ce soit à l'œil nu⁸ ? Aucun élément n'étant identique et toutes les monades se chevauchant, tout l'enjeu consiste à gérer cette complexité de représentation. Bruno Latour nous montre alors de quelle manière on peut tenter de réassembler les entités pour ordonner ainsi l'apparente complexité visuelle. En quelques manipulations – ou plutôt clics – on voit apparaître plus clairement les connexions reliant les différentes entités. C'est vraisemblablement en (ré)assemblant les monades qu'il est possible de visualiser les entités.

Ouf... Si les agencements de monades ainsi projetés se veulent représentatifs de la complexité des organisations, on retiendra que la visualisation des organisations n'est pas une tâche aisée !

Ce lien que fait Bruno Latour avec les monades de Leibniz – reprises par Tarde – permet de mieux comprendre ce qu'est l'acteur-réseau et comment on peut envisager son analyse. Il a également pour but de nous rappeler l'importance, pour les organisations, d'apprendre à naviguer parmi les nombreuses données (notamment celles que l'on trouve sur internet), pour surmonter le fossé quali/quantitatif qui reproduit le fossé micro/macro⁹.

L'intervention de Bruno Latour nous amène à nous interroger sur les catégories intellectuelles que nous utilisons dans la recherche et avec lesquelles nous pensons les organisations. Bien que la complexité de la notion de monades puisse laisser pantois, il faut garder à l'esprit son caractère fécond : les monades nous invitent à prendre plus de liberté avec les catégories. Je ne saurais ainsi médire de ces monades qui m'ont amenée à méditer sur la monotonie de nos modes de pensée.

Deirdre McCloskey – Réflexions sur « l'ère des Bourgeois »

Comme Bruno Latour, Deirdre McCloskey s'est emparée avec amusement et brio de la scène de la Smyrna kyrka.

Elle est actuellement professeur d'histoire économique à l'Université de Göteborg et *Distinguished Professor* d'Économie, Histoire, Anglais et Communication à l'Université de Chicago.

Travaillant actuellement sur une relecture de l'histoire du capitalisme, elle nous présente les grandes idées développées dans son nouveau projet de livre en six volumes, *The Bourgeois Era*. Le premier volume, *The Bourgeois Virtues: Ethics for an Age of Commerce* a été publié en 2006 et le second, *Bourgeois Dignity: Why Economics Can't Explain the Modern World*, en 2010. Les tomes trois et quatre sont en cours d'écriture mais ceux qui seraient impatients de connaître la suite peuvent d'ores et

8. Soit dit en passant, même avec ses lunettes, la rédactrice de ce texte n'a pu distinguer quoi que ce soit.

9. B. Latour: « *Whatever is done with overlapping monads, it is crucial for organizations to learn how to navigate datascares in order to overcome the qualitative/quantitative divide that reproduces the micro/macro divide.* »

déjà lire en avant-première le volume 3, *The Bourgeois Revaluation: How Innovation Became Ethical, 1600-1848*, et envoyer leurs commentaires à son auteur¹⁰ !

L'une des originalités de Deirdre est de multiplier les méthodes d'investigation : dans ce projet, elle étudie de nombreux exemples de textes littéraires portant sur l'idéologie de la classe moyenne depuis 1600 à nos jours, en Europe et en Amérique du Nord, puis étudie la « bourgeoisie » (en Français dans le texte) depuis 1848 à travers romans, films et chansons.

Sa conférence fut avant tout une performance. Performance d'un professeur capable de retracer les grandes lignes de l'histoire économique mondiale, depuis la préhistoire, en un quart d'heure, en utilisant la longueur de l'estrade comme base tangible d'une frise chronologique animée...

« *How many people here are descending from royal Houses in Europe? – looking at the audience – Ok, three, four people. But the rest of us, we're all here descending from peasants and 3\$ a day people, and yet we're all here sitting and engaging in philosophical discussion on Economic History. 'Incroyable !' »*

Depuis l'invention du langage parlé en Afrique il y a plus de 100 000 ans, l'humanité a vécu avec, en moyenne, trois dollars par jour – « de quoi se payer $\frac{3}{4}$ de cappuccino, pour être précis... ». Dans les années 1800, le revenu réel a été multiplié par 10, l'industrialisation et l'avènement du capitalisme moderne fait passer cette moyenne à 30 dollars par jour. Avec 30\$, on peut alors se payer un bâton de hockey – « *gigantic increase !* »

Pour rendre cela plus explicite, elle part d'un bout de l'estrade, à gauche, et se déplace comme si elle était sur une frise chronologique, s'arrêtant presque au bout à droite, là où survient le saut quantitatif des 30\$ a day. « *It's a very accurate scientific account* », nous précise-t-elle !

Comment expliquer cela ? Un changement radical des routines de gestion et de production ? Ou alors un changement des « *routine market events* », ou bien encore une « *routine reallocation* » ?

Ce qui a changé, au XVIII^{ème} siècle, nous est montré par un diagramme des biens et services produits en Grande-Bretagne, par personne. La courbe des possibilités de production devient alors très haute. La « *routine allocation* » n'est pas, alors, une explication satisfaisante.

Faut-il chercher du côté de l'entrepreneuriat ? Après avoir passé une première moitié de carrière à refuser le primat de l'entrepreneuriat dans les transformations modernes du capitalisme, elle passe la seconde moitié de sa carrière à le réhabiliter... L'entrepreneuriat pourrait fournir une explication à l'évolution de cette courbe des possibilités de production. Au XVIII^{ème} siècle, l'entrepreneuriat et l'esprit d'innovation subissent une transformation profonde. En effet, le commerce et le marché, le capitalisme, les villes, l'instruction, les innovations technologiques ne sont pas des phénomènes radicalement nouveaux à cette époque.

People had always been creative in making arrowheads or wooden ships. An Upper Paleolithic burst of creativity in making tools and ornaments and musical instruments is another sign of the invention of fully modern language. The Taiwanese natives, originally from China, appear to have invented the outrigger canoe around 3500 B.C.E., and went on to populate the Pacific. The Indo-Europeans of Ukraine appear to have domesticated the horse around 4000 B.C.E., and went on to conquer or repopulate or inspire Europe, Iran, and much of South Asia. But until 1800 C.E. the innovation had allowed expansion of humans merely in numbers and

10. <http://www.deirdremccloskey.com/books/index.php#project>

ecological range, or the replacement of one culture by another. <http://www.deirdremccloskey.com/weblog/2009/07/07/the-tide-of-innovation-1700-present/2/#18>.

En 2008, Deirdre McCloskey s'est rendu compte que l'entrepreneur était encore un mystère. Il lui était difficile d'expliquer la créativité, l'innovation, l'entrepreneuriat avec les cadres classiques de la rationalité économique. Cependant, n'est-ce pas cette figure de l'entrepreneur qui est l'explication même de l'évolution du monde moderne ? Une explication purement matérialiste, relevant du matérialisme historique, ne peut être suffisante ni même satisfaisante. L'accumulation du capital n'est pas une explication suffisante : les individus ont toujours fait des économies, accumulé des richesses pour se prémunir contre les accidents et les jours difficiles. Sur ce point, « *economists are horrible fraud* ».

Sans l'innovation, en revanche, aucune accumulation de capital ne serait possible. Le monde moderne n'est pas unique en termes d'institutions : les banques existaient déjà dans l'antiquité grecque ou chinoise, de même que les institutions politiques et judiciaires. Entre le XVII^{ème} et le XVIII^{ème} siècles, c'est un changement de rhétorique et d'idéologie qui s'est produit. De nouvelles idées ont rendu les vieilles institutions et routines plus rentables. Une nouvelle façon de parler et de penser l'économie s'est développée, par exemple avec l'apparition des idées de marché et de liberté du discours¹¹.

Si l'on prend l'exemple du mot « honnête », cette évolution est patente. Aujourd'hui, honnête a pris le sens « *truth-telling* », capacité de dire la vérité ou du moins de ne pas mentir. En latin, « *honestus* » veut dire respectable, digne d'estime, que ce soit par un statut (honorer ses parents et sa patrie, faire preuve de piété), des actions (un chevalier vaillant au combat), une attitude (une femme chaste, qui préserve son honneur). Le mot honnête, par la suite, a été associé au caractère noble et aristocrate d'une personne. On retrouve ce sens en anglais mais aussi dans l'ensemble des langues latines. En lisant les pièces de Shakespeare, et particulièrement *Othello*, on retrouve systématiquement ce sens donné à l'honnêteté comme étant l'apanage d'un homme droit, valeureux, respectable. Iago avait une réputation d'honnête homme comme soldat, valeureux et noble. Entre le XVII^{ème} et le XVIII^{ème} siècles, ce terme aristocrate a été repris par la bourgeoisie qui l'a employé pour décrire une personne avec qui on pouvait faire des affaires en confiance.

Une évolution sociale profonde en Europe du Nord-Ouest s'est produite à cette époque, quand liberté de commerce et liberté de parole ont été pensées comme allant de pair. Cela a permis de profonds changements dans l'usage des mots, la rhétorique, la créativité intellectuelle et, dans le même temps, un changement de rythme de l'innovation technique.

Références

- Ahrne Goran & Brunsson Nils (2010) "L'organisation en dehors des organisations, ou l'organisation incomplète", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 1, pp. 1-19.
- Aspers Patrik (2007) "Theory, Reality, and Performativity in Markets", *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 66, n° 2, pp. 379-398.
- Brunsson Nils (2007) "Cinquante ans après sa fondation, où en est la théorie des organisations : un bilan pour un débat", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 2, pp. 1-3.
- De Jonckheere Claude (2010) "Pour dépasser la monotonie de la pensée et agir dans le monde : La proposition de Gabriel Tarde", in Weber Michel & Desmet Ronny, *Chromatikon VI*, Louvain-la-Neuve, Les Editions Chromatika, pp. 37-51.

11. Pour plus de détails, le lecteur peut se reporter au site et au blog de Deirdre McCloskey. Pour ce passage plus précisément : <http://www.deirdremccloskey.com/weblog/2009/09/25/991/2/>

- Dumez Hervé (2007) “La mécanique de l’espoir vue par Nils Brunsson : réformons pour être (enfin) rationnels”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 3, n° 2, pp. 4-9.
- Dumez Hervé (2008) “Les méta-organisations”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 4, n° 3, pp. 31-35.
- Fédier François (2001) *Leibniz : Deux cours – Principes de la nature et de la grâce fondés en raison ; Monadologie*, Paris, Lettrage distribution.
- Fichant Michel (2005) “La constitution du concept de monade”, in Pasini Enrico, *La monadologie de Leibniz : genèse et contexte*, Paris, Association Culturelle Mimesis, pp. 31-54.
- Latour Bruno (2001) “Dialogue sur deux systèmes de sociologie”, GSPM-Actes du colloque de Cerisy, Écrit à l’origine pour le livre édité par Claudette Lafaye & Danny Trom, qui n’a jamais été publié. <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/95-DIALOGUE-GSPM-CSI-FR.pdf>.
- Latour Bruno (2005) *Reassembling the social. An introduction to Actor-Network Theory*, Oxford, Oxford University Press.
- Latour Bruno (2009a) “Sphères et réseaux : deux façons de saisir le global”, Conférence donnée à Harvard-GSD avec Peter Sloterdijk le 17-02-2009 pour la préfiguration de SPEAP – Sciences Po École d’Arts Politiques, Traduit de l’anglais par Jean Saavedra ESSEC, Publication originale : “Spheres and Networks. Two Ways to Reinterpret Globalization”, *Harvard Design Magazine*, Spring/Summer, n° 30, pp. 138-144, 2009, avec permission.
- Latour Bruno (2009b) “La société comme possession – la ‘preuve par l’orchestre’”, Chapitre préparé pour un livre de Didier Debaïse (sous la direction de), *Anthologies de la possession*, Dijon, Presses du Réel, 2010, Version finale pour publication. <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/119-DEBAISE-POSSESSION-FR.pdf>.
- McCloskey Deirdre (2006) *The Bourgeois Virtues: Ethics for an Age of Commerce*, Chicago, Chicago University Press.
- McCloskey Deirdre (2010) *Bourgeois Dignity: Why Economics Can't Explain the Modern World*, Chicago, Chicago University Press ■

Du retour de la matérialité dans l'étude des organisations *Une réflexion sur la conférence EGOS 2011*

François-Xavier de Vaujany
Université Paris-Dauphine

Comment (re)penser la matérialité des organisations (des objets, des bâtiments, des corps... qu'elles abritent) sans (re-)sombrier dans la posture du déterminisme technologique ou matériel ? Comment lier le social ou le matériel pour certains ? Comment dépasser la dichotomie entre le social et le matériel pour d'autres ?

Les travaux sur l'espace organisationnel ont remis au goût du jour ces questions déjà anciennes¹ (notamment en insistant sur la matérialité des pratiques spatiales). Plus récemment, les approches sur la « sociomatérialité » ont, elles aussi, contribué à la ré-exploration de ce thème.

Le colloque EGOS (*European Group for Organizational Studies*), organisé à Göteborg en juillet 2011, a été particulièrement intéressant de ce point de vue, avec deux sessions centrées fortement sur le problème de la matérialité et des pratiques sociomatérielles.

La première, « *Deconstructing institutions : meaning, technology and materiality* », était coordonnée par Jannis Kallinikos, Hans Hasselbladh et Giovan Francesco Lanzara. Elle croisait d'une façon générale le thème des institutions avec celui de la matérialité. Plusieurs sous-thèmes ont été développés : « *On technology: categories, features, affordances and canons* » (avec une présentation remarquable de Paul Leonardi), « *Materiality, institutions and technology* », « *Health care and technology* », « *Media and institutions* », « *Information handling as social practice* », « *Technology and social practice* ».

La seconde, « *(Re-)assembling routines* », était coordonnée par Luciana d'Adderio, Martha S. Feldman et Kajsa Lindberg. Elle articulait les recherches sur les routines (en particulier celles de Martha Feldman) avec celles sur la sociomatérialité. Dans ce cadre, les sous-thématiques suivantes ont été abordées : « *Sociomateriality and practice* » (avec notamment une présentation de Suzan Scott et Wanda Orlikowski), « *Performing standards* », « *Performance and performativity* », « *Artifacts and*



Tyska kyrka,
Norra Hamngatan
(photo Julie Bastianutti)

1. Pour ne faire référence qu'au seul domaine de la théorie des organisations, la *Standing Conference on Organizational Symbolism* (SCOS) lancée en 1981 (<http://www.scos.org/>) est partie d'un constat très similaire – cf. notamment les écrits liés aux artefacts matériels et symboliques dans les organisations de Gagliardi (1992).

coordination », « *Connecting through objects* », « *Expertise, classification and boundary work* », « *Diffusion and communication* ».

Les sociomatérialistes s'appuient pour l'essentiel sur les travaux de Pickering (1995), Pickering et Guzik (2008), Barad (2007), Suchman (1987), ou Latour (2005). Afin d'éviter de penser de façon analytique et dichotomique le lien entre le social et le matériel (avec souvent une posture interactionniste), les promoteurs du courant suggèrent de reconsidérer la frontière même entre les deux univers. Pour ne citer que deux concepts, on pourrait dire que les sociomatérialistes considèrent des « actants » (plutôt que des acteurs et des objets en interaction), et invitent à l'étude des modalités de l'imbrication ou de l'« *entanglement* » du social et du matériel. Dans le prolongement de la théorie de l'acteur-réseau, ce sont les pratiques (et les associations dont elles sont porteuses) qui doivent être au cœur de l'analyse. Ce mouvement qui institue des conjonctions et des disjonctions n'est ni social ni matériel par « nature » ou par « domaine ». Indirectement, il est l'occasion de se rappeler que, dans les organisations comme dans la société, on ne « fait » pas du social avec le seul social. Les objets (qui ont alors une capacité d'agence) sont indissociables des mouvements d'association qu'ils constituent, légitiment, matérialisent et rendent irréversibles (voir Latour, 1994 sur l'inter-objectivité et le chapitre « *Third source of uncertainty: objects too have agency* » dans Latour, 2005).

Quelques années auparavant (à l'occasion notamment d'EGOS 2003 à Copenhague), un autre courant de la théorie des organisations ouvrait déjà le débat sur les approches spatiales des organisations. Avec Clegg et Kornberger (2006), l'accent était mis sur les pratiques spatiales, indissociables d'un cadre matériel constamment transformé et reproduit par les pratiques délimitant et structurant l'espace d'interaction. Deux références clés ont largement alimenté ce tournant spatial : Lefebvre (1991) et Bachelard (1961).

S'appuyant sur les travaux de Marx, Lefebvre (1991) a souligné que l'espace matériel constitué par les pratiques spatiales était indissociable des structures sociales. Pour reprendre sa terminologie, les espaces « perçus », « conçus » et « vécus » sont profondément sociomatériels. Bachelard (1961), abordant la dimension symbolique de l'espace, a montré à quel point nous sommes « habités » par l'espace matériel, en particulier la maison de notre enfance. Ses pièces, sa verticalité, ses recoins, ses placards..., sont des espaces structurés et structurants de notre imaginaire.

De retour d'EGOS 2011, je me suis posé deux questions auxquelles les réponses me semblaient loin d'être évidentes : d'un point de vue historique, comment expliquer ce retour de la matérialité dans les approches organisationnelles ? Quelles sont les limites des approches sociomatérielles (et plus largement des courants qui invitent à refondre le matériel dans le social ou inversement) ?

Dans le cadre de cet article, j'aimerais esquisser quelques éléments de réponse.

Du retour de la matérialité dans l'étude des organisations : un rééquilibrage de court, moyen et long terme ?

La matérialité en général a été une des grands absentes des débats académiques comme managériaux. Pourquoi ? Il me semble y avoir trois raisons théoriques liées à des mouvements de court, moyen et long terme qui s'entremêlent.

Les raisons de long terme sont vraisemblablement à chercher dans le sillon des travaux postmarxistes. Pour de nombreux chercheurs en sciences sociales (notamment sociologues), Marx et sa vision fondée sur un « matérialisme historique » (opposable notamment à une vision plus « idéaliste ») ont alimenté de

très nombreux travaux de sciences sociales. Au risque d'un jeu de mots hasardeux, on pourrait dire que les courants marxistes et postmarxistes se sont appropriés le thème de la matérialité².

S'agissait-il ensuite de « tuer le père » ? De nombreux sociologues de l'après-guerre ont développé une vision postmarxiste et post-matérialiste qui place tantôt l'action (cf. notamment Giddens, 1984), l'intériorisation et l'*habitus* (avec Bourdieu, 1977) tantôt la construction sociale (avec Berger & Luckman, 1966) au cœur de la théorie du social.

De son côté, l'analyse des organisations n'est pas en reste. Elle a influencé un mouvement de moyen terme que l'on peut lier en particulier à l'école des ressources humaines, notamment les recherches de Roethlisberger et Dicksons (1939). Ce courant théorique, également fondateur, a démontré l'importance de l'interprétation des acteurs, au-delà du strict environnement physique de leurs interactions. L'atelier et sa configuration matérielle ne déterminent pas le niveau de productivité. L'attention des concepteurs joue un rôle profond dans la motivation des ouvriers et leur productivité (cf. le fameux effet Hawthorn). Plus récemment, des travaux sur l'espace matériel (Lefebvre, 1974 ; Gustafsson, 2006) ont été l'occasion de rééquilibrer le travail de théorisation.

Avec les années 80 et 90, un autre courant majeur, mettant plus spécifiquement l'accent sur les objets technologiques (en particulier dans le champ des systèmes d'information), a renforcé sur le court terme les tendances de long et moyen termes. Dans le prolongement de la théorie de la structuration d'Anthony Giddens (1984), de nombreux chercheurs ont pensé les techniques et la technologie comme de simples « traces mnésiques » instanciées dans les interactions sociales. La technologie n'a alors plus d'existence matérielle (ou même instrumentale). Elle est une simple « technologie en pratique » (Orlikowski, 2000). Mais *quid* des interfaces ou du dispositif matériel et visuel qui incarnent la technologie ? Comment trouvent-ils leur place dans l'instrumentation effectuée par l'acteur ? Afin de répondre à ces questions, les approches sociomatérielles (Pickering, 1995 ; Suchman, 2007 ; Orlikowski, 2005, 2006, 2007, 2010 ; Leonardi & Barley, 2008, 2010) s'efforcent aujourd'hui de réintroduire le matériel dans la réflexion sociologique (en particulier organisationnelle). Le problème est complexe : comment théoriser la matérialité sans retomber dans les « affres » du déterminisme technologique (Leonardi & Barley, 2008, 2010) ? Les sociomatérialistes puisent notamment dans les travaux de Callon et Latour (la théorie des réseaux) pour explorer de nouvelles pistes théoriques. Le « principe de symétrie » (humains versus non-humains) et la notion d'« actants », les concepts d'« entanglement » ou de « *mangle of practices* » notamment, sont (re) mobilisés. Ils permettent de souligner le caractère indissociable du social et du matériel.

S'intéressant notamment au cas de GoogleTM, Orlikowski (2007) montre que les pratiques d'usage du moteur sont largement sociomatérielles. En étant dans la construction d'une information véhiculée par la technologie, on rentre en fait dans un système de règles sur lequel on peut être plus ou moins réflexif. La technologie va faciliter et contraindre l'émergence d'une vision du monde. Cette dynamique est indissociablement sociale et matérielle.

2. Ce mouvement long est décrit de la façon suivante par Latour (2007, p. 138) : « *I am not enough of an historian to put dates on this short period where the materialist explanans had its greatest force, but it might not be totally off the mark to say that it persisted from the era of post-marxisms (Marx's own definition of material explanation being infinitely more subtle than what his successors made of it) all the way to the end-of-the century sociobiologists (who tried without much success to insert their own simplistic mechanisms into the glorious linkage of Darwin.* » Pour une présentation du matérialisme historique de Marx, nous conseillons deux lectures : *Feuerbach. Conception matérialiste contre conception idéaliste* (Marx, 1932, 2009) et le chapitre III, « La sociologie marxiste ou le matérialisme historique », de Lefebvre (2003).

Repenser la matérialité dans les dynamiques organisationnelles : des limites de la posture sociomatérielle

Qu'est-ce qui fonde finalement ces approches sociomatérielles ? A quel cadre théorique clair les rattacher ? Force est de constater que parmi les références que nous avons citées, Latour³ et la théorie de l'acteur réseau sont omniprésents. Qu'apporte alors de plus la littérature sociomatérielle ? En quoi élabore-t-elle des concepts spécifiques et renouvelle-t-elle le débat initié par Latour ? De toute évidence, la spécificité d'une réflexion sur les technologies de l'information (aux effets plus cognitifs que matériels) ne justifie pas à elle seule un nouvel appareillage pour penser le lien entre le social et le matériel. Cependant, la distinction entre une technologie cognitive et une technologie productive, ou une technologie prescriptive et une technologie cognitive devrait peut-être susciter une pensée sociomatérielle spécifique... mais ce point (à ma connaissance) ne fait pas l'objet d'un approfondissement sérieux.

Force est de constater qu'une technologie cognitive n'est pas tout à fait comparable aux vêtements ou à l'armement des soldats (pour reprendre un exemple connu de la théorie des réseaux). Si les technologies étudiées par le chercheur s'apparentent à des technologies du geste, celles-ci peuvent alors s'insérer davantage dans une interaction qu'une instanciation. L'usage de Google™ ou d'un téléphone portable peut se fonder dans un geste de recherche d'information, l'utilisation d'un distributeur automatique de billet, d'une photocopieuse ou de certains outils de traitement d'information (en particulier en situation d'apprentissage, ce moment où l'exogénéité de la technologie

est le plus évident pour l'acteur qui la manipule) rendent la posture interactionniste (d'ailleurs très présente dans les écrits de Suchman, 1987) parfois pertinente.

Plus radicalement, on peut aussi se demander si la sociomatérialité en général correspond réellement à une problématique essentielle pour la théorie des organisations ou les sciences de gestion. Justifie-t-elle le formidable engouement qu'elle suscite ? Le cas d'un autre événement affilié à EGOS montre l'ampleur du phénomène. L'*International Symposium on Process Organization Studies* (un atelier annuel affilié à EGOS organisé à Corfou en 2011) portait sur les



Södra Hamngatan
(photo Julie Bastianutti)

approches sociomatérielles. Plus de 250 projets ont été soumis au comité de lecture... Pour EGOS comme l'OSSW, de nombreux travaux ont exploré les modalités d'« entanglement » du social et du matériel (notamment technologique). Mais ne peut-on pas imaginer des croisements de problématiques plus centraux pour le monde des organisations (pour certains d'ailleurs en cours de traitements par des acteurs de la communauté sociomatérielle) ? Des travaux sur la régulation sociomatérielle (notamment dans les salles de marché) ? Une compréhension renouvelée du Système d'Information (SI) comme ensemble de pratiques sociomatérielles habilitant ou contraignant la circulation d'information ? Une étude du lien entre mouvements sociaux et matérialité sociétale ? Une analyse de la performativité des produits structurés pour les acteurs des marchés financiers ?

3. Egalement présent à EGOS 2011 pour une conférence sur le thème : « *The Monadological Principle and Organization Sciences* ». Une vidéo de l'intervention est disponible à l'adresse suivante : <http://www.youtube.com/watch?v=jQwIAUXx63M>.

Plus gênant peut-être : on peut se demander si la sociomatérialité n'est pas un positionnement anthropologique parmi d'autres. Descola (2005, p. 323) identifie quatre systèmes anthropologiques (avec chacun une articulation spécifique du social avec le matériel) :

- Le « totémisme » qui postule une continuité profonde entre le matériel et le social, l'humain et le non-humain ;
- L'« analogisme » qui valorise un réseau de continuités et de discontinuités « structurées par des relations de correspondance » ;
- L'« animisme » qui « prête aux non-humains l'intériorité des humains » ;
- Le « naturalisme » qui nous « associe aux non-humains par des continuités matérielles, mais en nous en séparant simultanément par des aptitudes culturelles ».

La sociomatérialité n'est-elle qu'une forme de totémisme associationniste, un système anthropologique bien réel, mais *in fine* une dynamique possible parmi d'autres ? Doit-elle alors faire l'objet d'une contextualisation socio-historique ? Cette idée n'a pas beaucoup de sens dans la perspective de la théorie des réseaux. Elle est en revanche intéressante dans une logique réaliste critique qui invite à contextualiser les cadres théoriques (cf. notamment Archer *et al.*, 1998).

On pourrait soulever le même type de critiques en ce qui concerne la littérature spatiale en théorie des organisations. En quoi les pratiques spatiales dans les organisations sont-elles spécifiques ? Pour celles qui invitent à dépasser la dichotomie interne et externe (notamment dans une perspective symbolique), la matérialité des pratiques spatiales dans l'organisation a-t-elle une quelconque originalité ? Dans le prolongement de cette question, la dynamique spatiale dans un ensemble organisationnel est rarement comparée à celle d'autres actions collectives (mouvements sociaux, mouvement de foule, déplacement familial, déplacement touristique...). Par ailleurs, la dimension symbolique des artefacts qui délimitent l'espace (ou celles des artefacts qui constituent les intersections dans les organisations) est rarement approfondie⁴.

Dans une perspective postmarxiste, l'organisation n'est plus la simple caisse de résonance de la société (et de ses structures de domination). Elle est aussi, potentiellement, un lieu de production de la relation, avec sa propre dynamique. Elle est un espace d'autonomisation de l'action collective. Vraisemblablement, elle est aussi le lieu de dynamiques spécifiques liées à l'espace et la sociomatérialité. L'enjeu pour les sociomatérialistes comme les spécialistes des pratiques spatiales est d'en comprendre toutes les modalités. Dans ce cadre, la posture phénoménologique (présente d'ailleurs dans les écrits de Lefebvre) peut ouvrir à une théorisation véritablement renouvelée.

Le défi à relever, dans des espaces organisationnels où le matériel se miniaturise, s'internalise, se relie dans des réseaux (numériques, financiers, juridiques...) de granularité variable, s'annonce passionnant. Incontestablement, l'actualité sociale et matérielle des organisations justifie le virage théorique initié par les organisateurs et les participants d'EGOS. Reste peut-être à délimiter plus clairement l'objet de la recherche dans le champ des études sur les organisations.

Références

- Archer Margaret, Bhaskar Roy, Collier Andrew, Lawson Tony & Norrie Alan (eds.) (1998) *Critical Realism: Essential Readings*, London, Routledge.
- Bachelard Gaston (1961) *Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F.

4. Notamment dans l'ouvrage de Clegg & Kornberger (2006).

- Barad Karen Michelle (2007) *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham (NC), Duke University Press.
- Berger Peter L. & Luckman Thomas (1967) *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge*, New York, Anchor.
- Bourdieu Pierre (1977) *Outline of a Theory of Practice*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Clegg Stewart & Kornberger, Martin (eds) (2006) *Space, Organizations and Management Theory*, Malmö, Liber & Copenhagen Business School Press.
- Descola Philippe (2005) *Par-delà nature et culture*, Paris, Editions Gallimard.
- Gagliardi Pascale (ed) (1992) *Symbols and artifacts*, Hawthorne (NY), Aldine de Gruyter.
- Giddens Anthony (1984) *The constitution of society*, Berkeley, University of California Press.
- Gustafsson Cecilia (2006) "Organizations and physical space. Space, Organizations and Management Theory", in Clegg Stewart R. & Kornberger Martin, *Space, Organizations and Management Theory*, Malmö, Liber & Copenhagen Business School Press, pp. 221-241.
- Latour Bruno (1994) "Une sociologie sans objets ? Remarques sur l'inter-objectivité", *Sociologie du Travail*, vol. 26, n° 4, pp. 587-607.
- Latour Bruno (2005) *Reassembling the social*, Oxford, Oxford University Press.
- Latour Bruno (2007) "Can we get our materialism back, please?", *ISIS*, vol. 98, n° 1, pp. 138-142.
- Lefebvre Henri (1974) *La production de l'espace*, Paris, Éditions Anthropos.
- Lefebvre Henri (1991) *The Production of Space*, Oxford, Blackwell.
- Lefebvre Henri (2003) *Le Marxisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Leonardi Paul (2011) "When Flexible Routines Meet Flexible Technologies: Affordance, Constraint, and the Imbrication of Human and Material Agencies", *MIS Quarterly*, vol. 35, n° 1, pp. 147-167.
- Leonardi Paul M. & Barley Stephen R. (2008) "Materiality and change: Challenges to building better theory about technology and organizing", *Information and Organization*, vol. 18, n° 3, pp. 159-176.
- Leonardi Paul M. & Barley Stephen R. (2010) "What Is Under Construction Here? Social Action, Materiality, and Power in Constructivist Studies of Technology and Organizing", *The Academy of Management Annals*, vol. 4, n° 1, pp. 1-51.
- Marx Karl (1981) *Grundrisse*, London, Penguin books.
- Marx Karl (2009. 1932, 1^{ère} ed.) *Feuerbach. Conception matérialiste contre conception idéaliste*, Paris, Gallimard.
- Orlikowski Wanda J. (2000) "Using technology and constituting structures: a practice lens for studying technology in organizations", *Organization Science*, vol. 11, n° 4, pp. 404-428.
- Orlikowski Wanda J. (2005) "Material works: exploring the situated entanglement of technological performativity and human agency", *Scandinavian Journal of Information Systems*, vol. 17, n° 1, pp. 183-186.
- Orlikowski Wanda J. (2006) "Material knowing: the scaffolding of human knowledgeability", *European Journal of Information Systems*, vol. 15, n° 5, pp. 460-466.
- Orlikowski Wanda J. (2007) "Sociomaterial Practices: Exploring Technology at Work", *Organization Studies*, vol. 28, n° 9, pp. 1435-1448.
- Orlikowski Wanda J. (2010) "The sociomateriality of organisational life: considering technology in management research", *Cambridge Journal of Economics*, vol. 34, n° 1, pp. 125-141.

- Orlikowski Wanda J. & Scott Suzan V. (2008) "Sociomateriality: Challenging the separation of technology, work and organization", *Academy of Management Annals* vol. 2, n° 1, pp. 433-474.
- Pickering Andrew (1995) *The Mangle of Practice: Time, Agency, and Science*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Pickering Andrew & Guzik Keith (eds.) (2008) *The Mangle in Practice: Science, Society, and Becoming*, Durham (NC), Duke University Press.
- Roethlisberger Fritz J. & Dickson William J. (1939) *Management and the Worker*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Suchman Lucy A. (1987) *Plans and situated actions: The problem of human-machine communication*, New York (NY), Cambridge University Press.
- Suchman, Lucy A. (2007, 2nd ed.) *Human-Machine Reconfigurations: Plans and situated actions*, New York (NY), Cambridge University Press ■

L'Actor-Network-Theory (ANT) comme technologie de la description

Ou pourquoi nous sommes tous des fourmis décrivantes!

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Ecouter Bruno Latour est toujours une expérience qui évoque une phrase de René Char : « J'aime qui m'éblouit, puis accentue l'obscur à l'intérieur de moi. » L'exposé de Bruno dans l'Église de Smyrne de Göteborg², le 7 juillet 2011, ne fit pas exception : nous en sortîmes éblouis, et tous renforcés dans notre nuit. *Reassembling the social* étant en vente au comptoir d'Oxford University Press, juste devant la salle de notre *track*, Nils et moi en fîmes tous deux, quasi religieusement, l'acquisition auprès de David Musson.

Faute de la bonne formation, engoncés probablement que nous sommes dans nos habitudes intellectuelles, l'*Actor-Network-Theory* (ANT) reste profondément mystérieuse pour nous. Nous demande-t-elle une conversion à une philosophie abstruse ? À une approche technologique du lien social ? Exige-t-elle de nous une plongée en apnée dans le post-modernisme, façon *Grand bleu*, avec le risque de ne plus pouvoir remonter à l'air libre ? Faut-il, à la manière d'un personnage de Perrault, nous résoudre à ne plus pouvoir ouvrir la bouche sans qu'en sorte un florilège de traduction, d'actants, d'*oligoptica*, de médiateurs (qui ne sont pas des intermédiaires), de monades, de symétrie entre humains et non humains, de panoramas, de figuration, etc., etc. ?

Ces questions seront ici laissées de côté au bénéfice d'une autre : un chercheur qui se dit positiviste, constructiviste, interprétativiste, réaliste critique, ou même poppérien de base, voire agnostique du paradigme, peut-il faire son miel de l'ANT, et si oui, en quoi ? La réponse qui sera donnée est la suivante : l'ANT peut être vue comme quelque chose de très simple et profond, une technologie de la description, ce qui peut paraître peu mais est en réalité fondamental, et concerne donc au plus haut point tout chercheur en sciences sociales.

De l'importance d'être Johannes ou Pieter³

En suivant Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour, et en revendiquant un droit au contresens (Vaysse, 1994), nous allons essayer de montrer que l'*Actor-Network-Theory* (ANT) est une technologie de la description, et, en un sens, rien que cela. Le papier suivra essentiellement *Reassembling the social* (Latour, 2005). La thèse appelle quelques commentaires préliminaires. Le premier est que Bruno Latour affirme lui-même que la description est au cœur de l'ANT :

1. Cet article doit beaucoup à des conversations stimulantes et pleines d'agrément qui se tinrent au mois d'août 2011 dans un Paris froid, pluvieux, dépeuplé – seuls y demeurant les enchaînés aux fers de l'écriture – et rendu déjà tristement automnal par *Cameraria ohridella*. Que Magali Ayache trouve ici l'expression de toute ma reconnaissance. Je remercie également Julie Bastianutti pour ses remarques.
2. Église baptiste, me précisa Nils Brunsson, ce qui convenait parfaitement à une immersion dans l'ANT.
3. Respectivement Vermeer et de Hooch.

We are in the business of descriptions [...] Good inquiries always produce a lot of new descriptions. (Latour, 2005, p. 146)

Le livre comporte un intermède sous la forme d'un dialogue entre un étudiant désorienté et un professeur, maître de l'ANT, et à l'étudiant qui lui fait cette remarque :

'Just describe'. Sorry to ask, but is this not terribly naive? is this not exactly the sort of empiricism, or realism, that we have been warned against? I thought your argument was, um, more sophisticated than that. (Latour, 2005, p. 144)

Le professeur répond :

Because you think description is easy? [...] To describe, to be attentive to the concrete state of affairs, to find the uniquely adequate account of a given situation⁴, I myself have always found this incredibly demanding. (Latour, 2005, p. 144)⁵

Le contresens n'en est donc pas forcément un. Si l'ANT est une révolution, c'est en (re)mettant la question de la description au centre du travail scientifique, particulièrement dans les sciences sociales. Il s'agit bien d'une révolution parce que, de peur de s'entendre dire sur un ton méprisant : « Votre travail est purement descriptif », les doctorants ou chercheurs confirmés finissent par éviter carrément la description. Le parti-pris de l'ANT est de redonner à la description ses lettres de noblesse, d'en faire le cœur de l'approche des sciences sociales. Je n'aurai garde de me prononcer sur la sociologie ou les autres domaines, mais j'ai le sentiment que les sciences de gestion, quant à elles, crèvent littéralement de l'absence de bonnes descriptions. L'idée selon laquelle il pourrait y en avoir dans un travail de recherche sans qu'il y ait une bonne réflexion théorique (idée que j'ai parfois entendue dans les délibérations des jurys de thèse : « La thèse n'est pas très bonne sur le plan de l'analyse, mais il y a une bonne description de l'entreprise ou du secteur ») est fautive et absurde, de même que la réciproque selon laquelle on pourrait faire de la bonne théorie sans décrire (un modèle n'a de sens que s'il constitue une bonne description, c'est-à-dire une description d'une part de réalité réduite à ses éléments essentiels ; un modèle économique qui rate cette dimension descriptive est dénué de tout intérêt, autre que son raffinement technique).

On attend d'un chercheur en sciences sociales qu'il reprenne simplement le projet de la peinture hollandaise qui découvrait les objets, leur beauté, leur importance et leur magie dans les travaux des jours, les liens qu'ils tissent entre les êtres, ce que Hegel caractérisa d'une si belle expression qu'elle a hanté Merleau-Ponty, Foucault et tant d'autres, on attend de lui simplement qu'il nous décrive « la prose du monde »⁶.

Peut-être ne restera-t-il rien dans dix ans des théories de l'ANT, de son vocabulaire, de ses analyses, de la symétrie entre humain et non-humain (qui n'en est pas une). Mais il est sûr que si d'aventure tout cela s'effaçait, se dresseront toujours, tels des diamants, Aramis, la vie de laboratoire ou les coquilles Saint-Jacques de la baie de Saint-Brieux. Des descriptions, selon l'expression trop modeste de Michel Callon (1986, p. 170) « très vivantes et très détaillées ». Plutôt en l'espèce quelques proses, magnifiques, de ce monde.

De l'importance d'être Horace

Par où commencer la description ? Tout au long du livre de Bruno Latour revient l'expression célèbre d'Horace qui constitue la réponse à cette question, *in medias res* : au milieu même des choses. Prenons l'exemple le plus célèbre. Après de longues

4. La formulation est ici étrange et discutable. On ne voit pas pourquoi et comment il y aurait un et un seul rendu de la situation qui serait adéquat. Pour le reste, la réponse du professeur est pleine de justesse.

5. Yin (2012, p. 49) souligne lui aussi le paradoxe de la description, qui paraît simple à mener et se révèle compliquée en pratique.

6. Todorov (1993), dans un livre remarquable, parle quant à lui d'« éloge du quotidien ».

considérations méthodologiques comme prélude, l'article de Michel Callon (1986) commence par deux paragraphes sur les coquilles Saint-Jacques : c'est un mets prisé des consommateurs (marché en expansion), certaines sont coraillées toute l'année, d'autres pas (important, parce que certaines sont donc pêchées toute l'année, les autres non), et elles sont en voie d'extinction en baie de Brest (il y a donc un risque de surexploitation et la même chose pourrait bien arriver en baie de Saint-Brieux). Ces éléments de compréhension sont minimaux. Puis démarre la description proprement dite, avec un événement : un colloque qui réunit scientifiques et représentants des pêcheurs en 1972. Trois scientifiques reviennent d'un voyage au Japon, où ils ont vu de leurs yeux vu, une technique de domestication des larves permettant à celles-ci de se développer à l'abri des prédateurs, et donc aux pêcheurs de pouvoir gérer le risque de surexploitation tout en maintenant leur activité lucrative. La description va suivre ces trois chercheurs (et non pas, comme on le croit souvent, tant l'article a marqué les esprits, les coquilles Saint-Jacques elles-mêmes : ce sont bien trois humains, dans leurs rapports à d'autres humains – collègues scientifiques et pêcheurs –, et aux non-humains que sont les coquilles, qui occupent le devant de la description) et ils sont suivis parce qu'ils sont considérés comme un *primum movens* (Callon, 1986, p. 180).



Because you think description is easy?

En quoi cette description est-elle originale ? Pour être rapide : en ce qu'elle fait exploser la notion de contexte ; en ce qu'elle se centre sur l'action ; en ce qu'elle va opérer des rapprochements descriptifs étonnants⁷.

Quelle est la tentation d'un chercheur qui veut faire une description ? Expliquer le contexte. Se dire que le lecteur ne comprendra rien si on ne lui explique pas : qui sont les marins-pêcheurs exerçant cette pêche particulière (donc : exposé sur le groupe social des marins-pêcheurs en général et des marins-pêcheurs de coquilles Saint-Jacques en particulier ; de leur histoire, de leurs luttes sociales, de leurs intérêts) ; qui sont les scientifiques (donc : exposé sur la sociologie des scientifiques en général, des spécialistes du milieu marin en particulier, des trois qui nous intéressent dans leurs rapports aux autres en encore plus particulier – quel est leur profil, leur capital-social, leur place dans le champ, etc. ?). On imagine assez bien à quelle description faite par un chercheur classique le lecteur a heureusement échappé. Ici, comme on l'a dit, le contexte a été réduit à deux paragraphes lumineux, extrêmement réfléchis dans leur minimalité (une coupe au rasoir d'Occam). Le refus du contexte est un refus de tout ce qu'un chercheur en sciences sociales peut avoir « *beforehand* », « *in advance and a priori* » (Latour, 2005, p. 23 & p. 220), à tous les postulats que le chercheur « pose » (pré-sup-pose) avant même d'avoir commencé :

The presence of the social has to be demonstrated each time anew; it can never be simply postulated. (Latour, 2005, p. 53)

Il n'y a pas de contexte au sens d'un contexte que le chercheur aurait à donner lui-même et qui charrie alors forcément tous les *a priori* des disciplines scientifiques. La question du contexte est celle de l'activité des acteurs eux-mêmes qui contextualisent et décontextualisent, ce dont le chercheur doit rendre compte :

I [...] agree that framing things into some context is what actors constantly do. (Latour, 2005, p. 186)

La question du contexte rejoint celle de l'action. En tentant de planter le décor, d'expliciter le contexte, les descriptions habituelles risquent tout simplement de tuer

7. Notons qu'il s'agit en fait d'une narration, ou d'une narration/description, et qu'il s'agit, fait rarissime et profondément original, d'une narration commençant *in medias res* tout en ne comportant pas d'analepse (Dumez & Jeunemaître, 2006). Sur le fond, pour une vision plus élaborée de l'ANT, le lecteur peut se reporter aux considérations méthodologiques qui ouvrent l'article, dans lesquelles l'auteur énonce notamment trois principes : l'agnosticisme de l'observateur, la symétrie généralisée et la libre association.

l'action. Or, pour l'ANT, c'est bien sur elle que l'accent doit être mis. Elle est définie *a minima*. Juste quelque chose :

[...] making some difference to a state of affairs. (Latour, 2005, p. 52)

Le colloque de 1972 met en relation les chercheurs, les marins-pêcheurs et potentiellement les coquilles Saint-Jacques pour la première fois, et il est donc à l'origine d'une dynamique. L'action ainsi réduite à sa définition minimale ouvre un ensemble de questions possibles : qui sont les acteurs (des choses, des outils, des animaux, des humains, etc.) ? Comment agissent-ils, comment transforment-ils quelque chose ? *A contrario*, quelqu'un ou quelque chose qui ne change pas un état du monde n'est pas un acteur et n'a donc pas sa place dans la description. Les non-humains, en ce sens, peuvent être des acteurs, et les humains des non-acteurs. Nous allons y revenir.

Enfin, troisième point, lié aux deux précédents, la neutralisation de la question du contexte et l'accent mis sur les changements des états du monde, quels qu'ils soient, va permettre des rapprochements descriptifs inattendus. La question de la représentation, par exemple, donne l'occasion d'une description symétrique de la manière dont les coquilles Saint-Jacques et les marins-pêcheurs finissent par se faire représenter par les trois chercheurs : la description porte sur un processus électoral. Les coquilles décident de voter ou pas en se fixant ou non sur les collecteurs. Comme des urnes, les collecteurs sont transportés à Brest où sont situés les laboratoires. En présence de collègues chercheurs qui jouent le rôle d'assesseurs, les larves sont dénombrées :

On ne fait rien d'autre lorsqu'au soir d'une consultation électorale les urnes sont scellées, puis ouvertes sous l'œil vigilant des scrutateurs qui ont pris place autour de la table pour dépouiller les résultats. (Callon, 1986, note 46, p. 195)

L'ANT pousse à commencer les descriptions au milieu des choses et à suivre les actions, sans rien postuler – ou le minimum – d'un contexte fait de groupes sociaux, d'intérêts construits, de classes, d'*habitus*, etc. Elle met l'accent sur l'action, les transformations du monde, ce qui les met en branle, et invite à des rapprochements descriptifs inattendus.

De l'importance d'être Francis

Il faut maintenir l'expression d'Horace au niveau de son sens propre : la description commence au milieu des choses, elle prend leur parti⁸. C'est ce qui a souvent fait hurler : comment peut-on faire comme si les objets, les non-humains en général, pouvaient agir ? Trois remarques doivent ici être faites. La première est que, ce faisant, l'ANT attire l'attention sur l'aporie qu'est l'action. La deuxième fait remarquer qu'il était temps que le rôle des objets dans le social soit souligné. La troisième note que, de manière pragmatique et évidente, ce parti-pris se révèle être d'une grande fécondité, tout simplement.

Austin parmi d'autres (1979 ; voir Dumez, 2011) a montré qu'il était difficile, voire impossible de définir l'action. L'ANT ne fait que repartir de la même constatation, en prenant une voie ensuite différente de la sienne. Comme on l'a vu, l'action est définie par elle sous une forme minimale – un changement dans les états du monde –, sans se demander si elle est individuelle, collective, si l'action collective est un pléonasme ou pas. La question de l'acteur s'en trouve renouvelée :

[...] if we stick to our decision to start from the controversies about actors and agencies, then anything that does modify a state of affairs by making a

8. La référence est évidemment voulue, au *Parti-pris des choses* de Francis Ponge, l'une des œuvres les plus originales qui soit en matière de description, faite de poèmes en prose dont chacun est consacré à une chose. Bruno Latour ne manque pas de la citer (Latour, 2005, note 103, p. 82). De même qu'un autre exemple de référence littéraire mythique de la description : Waterloo tel que vécu par Fabrice del Dongo (Latour, 2005, p. 185).

difference is an actor—or, if it has no figuration yet, an actant. Thus, the questions to ask about any agent are simply the following: does it make a difference in the course of some other agent's action or not? Is there some trial that allows someone to detect this difference? (Latour, 2005, p. 71)

Il suffit de supprimer la dimension intentionnelle et d'en rester au fait qu'un acteur (ou un actant) soit simplement celui qui change le cours des choses, introduit une différence dans les états du monde, puisse modifier les intentions d'autres acteurs, pour considérer les choses, les objets, comme des acteurs :

In addition to 'determining' and serving as a 'backdrop for human action', things might authorize, allow, afford, encourage, permit, suggest, influence, block, render possible, forbid, and so on. (Latour, 2005, p. 72)

Ceux qui s'offusquent de l'attribution d'une action à un objet ne s'étonnent souvent pas qu'une entreprise se voie attribuer des intentions ou soit considérée comme une personne responsable. Surprenante dissymétrie.

Et étonnant étonnement, que celui suscité par l'idée simple que les objets doivent être placés sur le devant de la description des actions et interactions humaines. En moins de deux siècles, la pièce centrale d'une habitation a vu apparaître tour à tour le réseau de l'éclairage au gaz, celui de l'électricité, de la TSF, du téléphone, de la télévision hertzienne puis numérique, d'Internet par fil, du WiFi. Peut-on étudier les interactions familiales sans étudier les objets qui peu à peu ont peuplé cette pièce ? Peut-on imaginer la construction de l'identité des femmes, de leurs activités professionnelles, sociales, sportives, amoureuses en faisant abstraction de l'invention de cet objet technique extrêmement sophistiqué qu'est le soutien-gorge (Riordan, 2004 ; Dumez, 2010a) ? Il est en réalité difficile de comprendre les débats que cette opposition qui n'en est pas une entre humain et non-humain a pu susciter (par exemple, McLean & Hassard, 2004) : l'ANT a simplement remis sur ses pieds l'analyse du social en mettant les objets à leur juste place, c'est-à-dire centrale⁹. Il ne s'agit que de pur et simple réalisme :

[...] if we wish to be a bit more realistic about social ties than 'reasonable' sociologists, then we have to accept that the continuity of any course of action will rarely consist of human-to-human connections (for which the basic skills would be enough anyway) or of object-object connections, but will probably zigzag from one to the other. (Latour, 2005, p. 75)

Comment focaliser sur les objets ? En rendant les controverses qui président à leur naissance, leur définition, leur évolution, avant qu'ils ne disparaissent dans le silence de l'évidence au point que nous ne les entendions ni ne les voyions plus.

Mais la question des objets pose en troisième lieu celle de la technologie de la description. Lorsqu'il a été question du commencement (Horace), il a été précisé que l'ANT se méfie des présupposés. Quand on étudie des chercheurs travaillant sur les coquilles Saint-Jacques en relation avec des marins-pêcheurs, la tentation est, comme déjà mentionné, de commencer par la sociologie de ces chercheurs. Si l'on adopte cette attitude, dit l'ANT, nous avons pollué l'analyse au point que nous ne voyons plus le social en train de se construire par le jeu de ces acteurs, ce qui est après tout l'objectif du travail d'un chercheur en sciences sociales. L'ANT est une méthode, et une méthode négative pour nous éviter ce biais :

With ANT, we push theory one step further into abstraction: it is a negative, empty, relativistic grid that allows us not to synthesize the ingredients of the social in the actor's place. (Latour, 2005, p. 221)

Elle exige que le chercheur en sciences sociales s'interdise de projeter ce qu'il estime être le social sur les acteurs qui eux sont en train de le construire sous ses yeux. Qu'il

9. Rendons-lui cette justice : l'interactionnisme symbolique avait déjà insisté sur le rôle des objets dans les interactions.

rompte avec l'obsession de la profondeur : qu'il regarde faire les acteurs, sans aussitôt expliquer leurs comportements par des choses profondes qui les feraient agir sans qu'ils s'en aperçoivent. Michel Callon décrit ainsi cette méthode négative de description qu'est l'ANT (on notera toutes les négations que comporte le texte, qui énoncent ce que le chercheur s'interdit de faire, plus que ce qu'il fait) :

Non seulement l'observateur se montre impartial vis-à-vis des arguments scientifiques et techniques utilisés par les protagonistes de la controverse, mais de plus il s'interdit de censurer les acteurs lorsque ceux-ci parlent à propos d'eux-mêmes ou de leur environnement social. Il s'abstient de porter des jugements sur la façon dont les acteurs analysent la société qui les entoure, il ne privilégie aucun point de vue et ne censure aucune interprétation ; il ne lève pas le doute sur l'identité des acteurs impliqués, lorsque celle-ci est au cœur des négociations. (Callon, 1986, p. 175)

De nature négative, l'ANT est donc une méthode d'aplatissement du social :

[...] we have to try to keep the social domain completely flat. (Latour, 2005, p. 171)

Elle empêche le chercheur de projeter du profond, de la structure, comme tentative d'explication (*explanans*) de ce qui doit être expliqué (*explanandum*). Mais, ce faisant, elle n'aplatit pas les acteurs eux-mêmes, tout au contraire – elle les regarde agir eux, pas les forces occultes qui agiraient à travers eux :

I hope it's clear that this flattening does not mean that the world of the actors themselves has been flattened out. Quite the contrary, they have been given enough space to deploy their own contradictory gerunds: scaling, zooming, embedding, 'panoraming', individualizing, and so on. The metaphor of a flatland was simply a way for the ANT observers to clearly distinguish their job from the labor of those they follow around. If the analyst takes upon herself to decide in advance and a priori the scale in which all the actors are embedded, then most of the work they have to do to establish connections will simply vanish from view. It is only by making flatness the default position of the observer that the activity necessary to generate some difference in size can be detected and registered. If the geographical metaphor is by now somewhat overused, the metaphor of accounting could do just as well—even though I may have used it too much already. The transaction costs for moving, connecting, and assembling the social is now payable to the last cent, allowing us to resist the temptation that scaling, embedding, and zooming can be had for nothing without the spending of energy, without recruitment of some other entities, without the establishment of expensive connections. (Latour, 2005, p. 220)

L'ANT ne cherche pas des structures et des forces derrière les acteurs, elle s'intéresse à ce qui est entre les acteurs. Elle regarde des relations, visibles, qui bougent sous l'effet des actions. C'est en quoi il s'agit d'une description de l'acteur-réseau. Ce qui compte n'est pas la nature de l'acteur, les structures inconscientes de toute nature qui le constitueraient, mais simplement un jeu de relations, le réseau. La dimension négative de la méthode ANT est là : si l'on veut décrire le social, sans trop de présupposés, alors le mieux est de ne pas commencer par ce qu'on entend généralement par le social, mais par des objets, qui, *a priori*, n'en relèvent pas. Dans les coquilles Saint-Jacques,



Introducing an actor-network: *Pecten Maximus*

Michel Callon, s'il ne part pas des *Pecten Maximus* eux-mêmes, on l'a vu, les traite, ainsi que les courants marins, comme des acteurs comme les autres, au point qu'il se sent obligé d'expliquer dans une note :

La description que nous donnons n'adopte pas un point de vue délibérément anthropomorphique. Que les courants interviennent pour contrecarrer les expériences des chercheurs ne signifie pas que nous les dotons de quelconques motifs. (Callon, 1986, note 39, p. 190)

Mais les descriptions commençant par les objets n'ont pas que cette vertu négative de neutraliser en quelque sorte le social, et surtout toutes les théories et tous les préjugés qui embarrassent nos analyses dès que nous essayons de l'étudier. Elles ont aussi une dimension positive, celle de constituer une véritable introduction à l'analyse du social comme construction :

Une des premières opérations que réalise un objet technique, c'est qu'il définit des acteurs et un espace. (Akrich, 1987, p. 53)

Mais les objets ont encore un autre intérêt. Ils sont plus facilement porteurs de différents points de vue, visibles dans les controverses qu'ils suscitent :

And this has nothing to do with the 'interpretive flexibility' allowed by 'multiple points of views' taken on the same thing. It is the thing itself that has been allowed to be deployed as multiple and thus allowed to be grasped through different viewpoints, before being possibly unified in some later stage depending on the abilities of the collective to unify them. (Latour, 2005, p. 116)

Une fois les objets, notamment techniques, pris comme point de départ, l'objectif est comme on l'a dit de rendre compte des controverses qu'ils suscitent et de suivre l'action, c'est-à-dire les transformations des états du monde. Il convient de le faire soigneusement, en relevant les relations, une par une, sans aller trop vite et sans en sauter une, et sans faire intervenir la profondeur des structures échappant à la conscience des acteurs :

After 'go slow', the injunctions are now 'don't jump' and 'keep everything flat!' (Latour, 2005, p. 190)

C'est très exactement cela, l'analyse de réseau. Le réseau n'est pas dans le réel (on peut, note Bruno Latour, analyser les réseaux d'électricité ou de téléphonie en passant à côté du réseau au sens de l'ANT), il est un outil d'analyse du réel (on peut analyser – exemple de Bruno Latour toujours – une symphonie, qui n'est pas en soi un réseau, en faisant jouer l'ANT) :

So network is an expression to check how much energy, movement, and specificity our own reports are able to capture. Network is a concept, not a thing out there. It is a tool to help describe something, not what is being described. (Latour, 2005, p. 131)

De l'importance d'être Bruno, Fernand ou Michel

Un travail de recherche en sciences sociales se doit donc de reprendre le projet de la peinture hollandaise en nous décrivant la prose du monde. Trop souvent, les descriptions faites sont des errances longues, désespérantes d'ennui, inutiles, mélangeant sans réflexion des points de vue divers, et ne débouchant sur rien. Ou, au contraire, elles ne sont que des illustrations pauvres de théories choisies à l'avance : si l'on veut voir apparaître des structures – classes sociales, *habitus*, champ, apprentissage, etc. –, le mieux est en effet de structurer les descriptions avec elles. Mais qu'a-t-on gagné ce faisant ? On a juste retrouvé dans la description ce qu'on y a mis. L'ANT, au contraire, constitue une véritable technologie de description, qui a

produit les chefs d'œuvre que sont la vie de laboratoire, Aramis ou les coquilles Saint-Jacques. Avant d'essayer de comprendre pourquoi, il convient de rappeler deux remarques de Bruno Latour. Tout d'abord, ces réussites ne doivent pas masquer les échecs : la description en général, et celle produite par l'ANT en particulier, est un exercice risqué (« *a risky account* », Latour, 2005, p. 133). Ensuite, l'exercice suppose un talent d'écriture, qu'il faut acquérir et développer :

To put it in the most provocative way: good sociology has to be well written; if not, the social doesn't appear through it. (Latour, 2005, p. 124)

Peut-être ne faut-il pas être Proust ou Balzac, mais un certain talent – et plutôt même un talent certain – est nécessaire. Une simple relecture des coquilles Saint-Jacques suffit à le faire reconnaître¹⁰.

Ces deux remarques faites, il est possible de revenir à la question : pourquoi l'ANT est-elle une si remarquable technologie de la description ?

Dans un numéro précédent, un article a été consacré au problème de la description (Dumez, 2010b). La thèse défendue en était la suivante¹¹ : la description est essentielle dans le processus de recherche, surtout quand celle-ci est qualitative¹² ; il n'y a pas de bonne théorie sans bonne description, et pas de bonne description sans bonne théorie ; la description doit être un étagement ordonné de manières de voir (de « voir comme », pour reprendre Wittgenstein) ; dans cet étagement, c'est le premier « voir comme » qui est le plus important, l'étage fondateur, bien qu'il soit le plus simple ; les étages suivants le complexifient ; ce premier étage est une description négative – un « voir comme » qui se force à exclure des éléments, des explications qui apparaîtront assez naturellement par la suite.

Pour illustrer le propos, l'article repartait de Ryle et de Geertz. La description première est une *thin description* : quelqu'un a abaissé et relevé rapidement une de ses paupières. Ensuite, on peut rajouter du sens, de l'explication, et passer à la *thick description* – il s'agissait d'un clin d'œil, ou d'un clin d'œil de connivence en réponse à un autre clin d'œil. Il était rappelé, en s'appuyant sur Descombes, qu'il fallait sortir de l'idée un peu behaviouriste de Ryle selon laquelle il est possible de faire une description « objective », plate, d'un comportement. Il n'y a pas de description naturellement objective. La description pauvre ou première, « *thin* » diraient Ryle et Geertz, « *plate* » dirait Bruno Latour, est un construit, un voir comme. Ce premier voir comme est une méthode, et, pour reprendre l'expression de Bruno Latour, une méthode négative.

Le premier exemple, celui de Ryle et Geertz le montre et le masque à la fois : la *thin description* s'interdit de donner un sens à ce qui s'est passé. Elle se contente de dire qu'une paupière s'est abaissée puis relevée rapidement. Cela peut-être l'effet d'un tic nerveux ou un jeu interactif complexe. À ce stade, on s'interdit de donner une explication.

Le deuxième exemple était emprunté à Fernand Braudel. Historien, il fait une thèse sur le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II. Et il commence par s'interdire l'histoire : les décisions politiques, les batailles, les relations diplomatiques, l'évolution religieuse, etc. Il commence le livre par une description de tout ce qui ne change pas : les structures géographiques physiques. Puis il passe à ce qui ne change que très peu, le temps long. Avant d'en venir à l'histoire proprement dite.

L'ANT fait la même chose. Un sociologue qui veut comprendre le social doit commencer par une description qui exclut le social. S'il procède autrement, il risque de tourner en rond, de tomber dans le risque de circularité : « sachant » que l'économique est enchâssé dans le social, il va par exemple décrire les marchés comme

10. La description menée dans le cas du *Pecten Maximus*, est d'ailleurs étonnamment personnelle (tout le texte de Michel Callon est animé par un « nous » très présent) et pleine d'humour, ne dédaignant pas d'aller jusqu'au calembour (quand il est question, à propos de coquilles Saint-Jacques, de « prédateurs de tous poils »... – Callon, 1986, p. 180).

11. Elle apparaît compliquée à la lecture, et elle l'est : la question de la description est particulièrement complexe. Pour la suivre dans ses arcanes, se reporter à l'article cité.

12. Notons qu'à Göteborg, Bruno Latour a récusé la distinction qualitatif/quantitatif avec des arguments et une démonstration intéressants. Pour résumer, la distinction ne tient plus selon lui quand il est possible de passer quasi-instantanément, c'est-à-dire en quelques clics, de l'un à l'autre. Voir la recension de son intervention par Julie Bastianutti et Christelle Théron dans ce numéro.

embedded. L'ANT suggère alors cette option puissante : pour analyser le social, commencez par regarder et décrire les objets, ce qui n'est pas du social. Comme Braudel, voulant comprendre l'histoire du monde méditerranéen au temps de Philippe II commence par une description de la Méditerranée qui exclut l'histoire. Ensuite, ce qui a été exclu revient, mais de manière puissamment enrichie par rapport à ce que donnerait une description qui l'aurait intégré d'emblée.

La force d'une description, sa fécondité analytique, reposent donc sur son point de départ en terme d'exclusion : la description, pour être réussie, doit commencer par exclure des explications évidentes, pour retrouver ensuite le stade explicatif de manière plus riche, donc faire avancer la théorie.

C'est par exemple une des techniques de l'ANT que d'exclure le contexte, de s'en méfier. On l'a vu avec les coquilles Saint-Jacques. Cela peut se retrouver dans d'autres études. Si l'on choisit de se centrer sur la relation, relation de couple ou relation hiérarchique entre un subordonné et son supérieur, la première tentation est évidemment d'expliquer ce qui se passe par le contexte. Mais la description la plus féconde commence par neutraliser le contexte, par refuser les explications trop faciles de cette nature (Vaughan, 1986 ; Ayache, 2009).

Une fois qu'un « voir comme » aplatissant, négatif, excluant les explications évidentes, convenues, banales, est choisi, il faut le tenir, avancer lentement, ne pas sauter d'étape, comme on l'a vu :

After 'go slow', the injunctions are now 'don't jump' and 'keep everything flat!' (Latour, 2005, p. 190)

La théorie viendra ensuite d'elle-même

Du malheur d'avoir de l'esprit (et, bien sûr, de l'importance d'être constant...)

La description a été dévalorisée. Pas de pire injure que d'adresser à un travail en sciences sociales : « C'est purement descriptif... ». Mais il faut renverser cette affirmation. Ce qui est purement descriptif ne vaut rien, non pas parce qu'il s'agit d'une description, mais parce qu'il s'agit d'une mauvaise description. Par contre, la bonne théorie est dans la bonne description, celle qui n'est ni errance sans boussole, ni description circulaire de théories qui cherchent à se « vérifier » ; celle qui, au contraire, a judicieusement, soigneusement, choisi une méthode négative. L'ANT rejoint Wittgenstein dans cette idée qu'une bonne description exclut les explications théoriques toutes faites, doit s'y refuser, et, ce faisant, finit par créer un effet théorique juste et fécond¹³. Encore une fois, la bonne théorie est dans la bonne description :

If a description remains in need of an explanation, it means that it is a bad description [...] Much like 'safe sex', sticking to description protects against the transmission of explanation. (Latour, 2005, p. 137)

Dans le dialogue avec l'étudiant, à ce dernier qui s'exclame : « mais vous êtes en train de me dire qu'il faut que je renonce à expliquer les choses ! », le professeur répond :

I simply said that either your explanation is relevant and, in practice, this means that you are adding a new agent to the description—the network is simply longer than you thought—or it's not an actor that makes any difference and you are merely adding something irrelevant which helps neither the description nor the explanation. In that case, throw it away. (Latour, 2005, p. 147)

Il faut donc se garder d'avoir trop et trop vite l'esprit théorique, de chercher des explications qui, d'ailleurs, sont toujours déjà là et constituent le problème plutôt

13. « Je crois que la recherche même d'une explication est déjà un échec, car il suffit de rassembler correctement ce que l'on sait, sans rien y ajouter, et la satisfaction que l'explication était supposée apporter se produit d'elle-même [...] Ici, on peut seulement décrire et dire : c'est ainsi qu'est la vie humaine. Comparée à l'impression que fait sur nous ce que l'on décrit, l'explication est trop incertaine. Toute explication est bel et bien une hypothèse. Mais une explication hypothétique ne sera pas d'un grand secours pour qui, par exemple, est tourmenté par l'amour. — Elle ne l'apaisera pas. » (Wittgenstein, 2001, pp. 27-28)

que d'en être la solution. On ne manque jamais ni d'esprit, ni de théorie, ni d'explication. Malheureusement, on en a bien plus souvent trop que pas assez. Manquent par contre, cruellement, les bonnes descriptions. C'est à décrire qu'il faut être constant.

Conclusion ?

Chercheurs en sciences sociales, nous sommes, ou devrions tous être, des fourmis décrivantes et, à ce titre, des *ANTs*¹⁴. C'est l'une des choses les plus difficiles à faire comprendre à un doctorant, par exemple (et le dialogue intermédiaire que comporte le livre de Bruno Latour est ici un régal) : lorsque vous aurez une bonne description, simple et puissante, du secteur, de l'entreprise, de la pratique que vous étudiez, la thèse sera faite. Les cadres théoriques, la revue de littérature, les considérations épistémologiques, et même les « résultats », et les explications (discussion de ces résultats), tout se mettra en place assez naturellement une fois que vous disposerez de la description. Rien de plus difficile, de plus exigeant, de plus profondément désespérant dans les échecs répétitifs que l'on connaît en s'y cassant une à une les dents, que d'essayer de décrire un secteur industriel, par exemple. Rien de plus insignifiant en la matière que les évidences partagées par les acteurs eux-mêmes sur leur propre secteur (en cela, l'ANT vise juste en disant que ce sont les controverses qu'il faut mettre au jour, puis partir de là ; par contre, Bruno Latour n'insiste pas assez de mon point de vue sur le problème des clichés que véhiculent les acteurs, leurs évidences partagées).

Une fois ceci rappelé, si conclusion il doit y avoir, elle se fera sur trois remarques.

L'ANT est une technologie de description extrêmement puissante, assise sur des principes forts et féconds : partir des controverses, s'intéresser aux objets, notamment techniques, aux dispositifs matériels ou aux algorithmes, bref à tout ce qui ne présuppose pas le social mais permet d'y accéder ; exclure tout ce qui est derrière, ce que Wittgenstein appelait les pseudo-explications¹⁵, si subtiles et intéressantes soient-elles, pour se centrer sur ce qui est entre. Elle peut être considérée de ce point de vue comme une technologie de la description parmi d'autres, au sens où elle se rapproche de la démarche adoptée comme point de départ par des chercheurs de domaines différents, comme Braudel. Il y a d'autres manières de décrire fécondes, mais qui toutes reposent sur l'idée de « méthode négative » mise en avant par l'ANT.

Pour faire une bonne description, il faut adopter cette attitude négative : écarter les pré-supposés théoriques évidents. Sociologues, Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour, commencent par exclure ce qu'on entend communément par social. Historien, Fernand Braudel commence par exclure l'histoire de sa description. Sociologue de la relation, Vaughan exclut le contexte. Très bien. Mais s'il suffisait d'exclure mécaniquement le point de vue dominant de sa discipline pour réussir, tout le monde y parviendrait. Il y faut évidemment une réflexion approfondie. Si l'on étudie par exemple la stratégie d'une entreprise, ou les interactions stratégiques entre plusieurs firmes, quelle(s) dimension(s) faut-il exclure de la description pour donner à cette dernière l'impact théorique maximal ? Sur quels objets ou dispositifs faut-il centrer la démarche descriptive ? Il n'existe pas de réponse toute faite à ces questions (fort heureusement). Du moins sait-on mieux comment faire en regardant les virtuoses procéder : « *Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites* », comme le fait fort justement remarquer Pompée à Sertorius.

14. Le jeu de mots est bien chez Bruno Latour. Je ne l'aurais évidemment pas osé moi-même.

15. « *Les pseudo-explications fantastiques de Freud (justement parce qu'elles sont pleines d'esprit) ont rendu un mauvais service. (N'importe quel âne dispose maintenant de ces images freudiennes pour « expliquer » avec leur aide les symptômes pathologiques).* » (Wittgenstein, 1984, p. 67)

Le troisième et dernier point est que les techniques de description s'usent. Elles doivent être constamment réinventées. Rien ne serait plus absurde que de reproduire l'ANT *ad nauseam*. Il en est d'elle comme de toute technique descriptive, ce qu'a bien vu un des auteurs contemporains qui a le plus réfléchi à la description :

Aussi bien en tant qu'auteur que lecteur, les possibilités connues de décrire le monde ne me suffisent plus. Pour moi, une possibilité n'existe à chaque fois qu'une seule fois. Reproduire cette possibilité est dès lors impossible. Un modèle de description, utilisé une seconde fois, n'apporte aucune nouveauté, tout au plus une variation. Un modèle de description, appliqué la première fois, peut être réaliste. La seconde fois, il est déjà maniérisme, irréel, même s'il se qualifie de nouveau lui-même de réalisme. (Handke, 1992, p. 24-25)

L'ANT comme technologie de description ne doit pas être simplement imitée sous la forme que ses concepteurs lui ont donnée, il faut la réinventer¹⁶. Deux voies d'approfondissement peuvent être mentionnées. La première consiste à réfléchir à ce qu'est la fin d'une description. L'ANT a remarquablement posé le problème du commencement d'une description (*in medias res*, sans présupposé, donc sans analepse). La question de la manière dont se termine la description, dont on la quitte, reste ouverte¹⁷. L'autre voie d'approfondissement possible consiste à constater que l'ANT met surtout l'accent sur l'action, c'est-à-dire le changement, en évitant les présupposés et les préjugés, ce qui est son originalité et la source de la puissance de ce type de description. En même temps, bien évidemment, les structures et les facteurs de stabilité existent. Un équilibre doit donc être trouvé dans une description, qui doit à la fois rendre compte de la stabilité face au changement, et du changement par rapport à la stabilité. Une porte tourne parce que les gonds sont fixes, disait Wittgenstein.

Références

- Akrich Madeleine (1987) "Comment décrire les objets techniques ?", *Techniques & Culture*, vol. 9, pp. 49-64.
- Ayache Magali (2009) "La désagrégation du couple : une analyse sociologique de la fin d'une relation", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 5, n° 3, pp. 14-22.
- Austin John Langshaw (1979, 3rd ed.) "A plea for excuses", in *Philosophical papers*, Oxford, Oxford University Press, pp. 175-204.
- Callon Michel (1986) "Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieux", *L'Année sociologique*, n° 36, pp. 169-208.
- Dumez Hervé (2010a) "Women, an object of innovation", *Gérer & Comprendre*, Special Issue, n° 100, June, pp. 75-81.
- Dumez Hervé (2010b) "La description : point aveugle de la recherche qualitative", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 2, pp. 28-43.
- Dumez Hervé (2011) "Penser l'action par les excuses, accompagné d'un plaidoyer pour un programme d'étude des excuses organisationnelles", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2, pp. 61-67.
- Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2006) "Reviving narratives in economics and management: towards an integrated perspective of modelling, statistical inference and narratives", *European Management Review*, vol. 3, n° 1, pp. 32-43.
- Handke Peter (1992 trad. franç.) *J'habite une tour d'ivoire*, Paris, Christian Bourgois.
- Latour Bruno (2005) *Reassembling the social. An introduction to Actor-Network Theory*, Oxford, Oxford University Press.

16. Rassurons-nous d'ailleurs, ses concepteurs la réinventent eux-mêmes en permanence : « *I often find that my readers would complain a lot less about my writings if they could download ANT version 6.5 instead of sticking with the beta.* » (Latour, 2005, note 273, p. 207) On doit bien en être aujourd'hui à l'ANT 2011 8.7. Le présent article ne porte évidemment pas sur ces versions plus récentes, telle celle exposée à Göteborg. Il s'est centré uniquement sur la question de la description.

17. Le texte sur les coquilles interrompt la description de la manière suivante : « *C'est à ce point de leur histoire [celle des trois chercheurs] que nous les quittons pour tirer quelques enseignements de l'analyse proposée.* » (Callon, 1986, p. 201) Le texte évoque la clôture des controverses. Mais les controverses peuvent-elles se clore ? Si ce n'est pas le cas, comment quitte-t-on une description *in medias res* ? Le texte ne l'explique pas, non plus que *Reassembling the social*.

- McLean Chris & Hassard John (2004) "Symmetrical Absence/Symmetrical Absurdity: Critical Notes on the Production of Actor-Network Accounts", *Journal of Management Studies*, vol. 41, n° 3, pp. 493-519.
- Riordan Teresa (2004) *Inventing beauty*, New York, Broadway Books.
- Todorov Tzvetan (1993) *Éloge du quotidien. Essai sur la peinture hollandaise du XVII^e siècle*, Paris, Adam Biro.
- Vaughan Diane (1986) *Uncoupling, Turning Points in Intimate Relationships*, Oxford/New York, Oxford University Press.
- Vaysse Jean-Marie (1994) *Totalité et subjectivité. Spinoza dans l'idéalisme allemand*, Paris, Vrin.
- Wittgenstein Ludwig (1984) *Remarques mêlées*, Mauvezin, Trans Europ-Repress, Trad franç. Gérard Granel.
- Wittgenstein Ludwig (2001) *Conférence sur l'éthique. Remarques sur le "Rameau d'or". Cours sur la liberté de la volonté*, Mauvezin, T.E.R.
- Yin Robert K. (2012, 3rd ed.) *Applications of Case Study Research*, Thousand Oaks (CA), Sage Publications ■



Frederikshavn
(photo Julie Bastianutti)